L'HOMME DE LA TOUR

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

POLICE et MYSTÈRE
le Volume Complet 50 cs

N° 88. — L'HOMME DE LA TOUR, par Paul Dargens.

CU252

L'homme de la tour

ROMAN POLICIER

par PAUL DARGENS

4E

PP1694P

CHAPITRE PREMIER

— Comment, Raymond, vous êtes déjà rentré? Allons, mon vieux camarade, racontez-moi bien vite ce que vous savez de nouveau sur cette maudite affaire de la rue des Saules.

— Pour bien dire, chef, je ne sais rien! La guigne noire, quoi!

— Tiens, exactement comme moi... A mon avis, je pense que nous ferions bien de faire le mort. Qu'en dites-vous?

Celui qui prononçait ces paroles n'était autre que le grand détective français Luc Hardy qui, en compagnie de son second, Raymond Larcher, avait entrepris de découvrir un mystérieux assassin, jusqu'ici échappé à toutes les recherches.

Les deux hommes s'étaient lancés, eux aussi, sur bien des pistes que, bien vite, ils avaient reconnues fausses. Ce soir encore, ils rentraient tous deux, exténués et mécontents, ayant subi une nouvelle défaite. Une filature qu'ils avaient commencée, chacun de leur côté, ne leur avait fourni aucun renseignement utile.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 88.

— Ce que j'en dis? reprit Larcher, en répondant à la question qui lui était adressée, eh bien! c'est qu'en effet, nous agirions sans doute adroitement en restant tranquilles. D'ailleurs, cela nous reposerait et...

— L'assassin démasquerait peut-être ses batteries, coupa Luc Hardy. C'est bien. Alors, je puis aller me mettre en tenue pour assister à ce grand dîner donné à l'ambassade d'Angleterre et auquel on m'a prié de me rendre. Il faut même que je fasse vite, car sept heures sonnent et je médite une toilette savante...

De fait, le détective était loin d'être élégant. Vêtu d'un pantalon de grosse toile bleue, d'un veston court de même couleur, coiffé d'une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, chaussé de forts souliers à clous, il avait l'air d'un malheureux ouvrier et nul ne se fût dit, en le croisant, que c'était là le plus grand policier du temps, l'homme en qui bien des désespérés mettaient toute leur confiance.

Quant à Larcher, il avait pour le moment revêtu un costume qui lui donnait l'air d'un Anglais original. Ses joues s'ornaient de favoris roux et la minuscule casquette à carreaux noirs et blancs coiffait comiquement sa tête à la perruque d'un blond ardent.

D'un bond, le second du policier s'était levé et commençait à exécuter au milieu de la chambre où il se trouvait un pas de danse en chantant à tue-tête :

« *Ah qu'il est doux de ne rien faire* » lorsque, tout à coup, un violent coup de sonnette coupa court à cette exhibition chorégraphique.

— Eh! fit en riant Luc Hardy. Aurais-tu parlé trop tôt?

Déjà, Jean, le domestique du détective, arrivait en disant :

— Monsieur Hardy, il y a là une petite dame qui demande à vous parler immédiatement. Elle a l'air bouleversée et dit qu'elle veut vous voir absolument. J'ai dit que vous étiez là...

— C'est bien, coupa le maître. Faites-la entrer ici et laissez-nous.

Jean se retira et, moins d'une minute plus tard, il s'effaçait pour laisser passer une jeune femme d'une vingtaine d'années qui s'avança d'un air assez timide.

Elle portait à la main une petite valise de cuir fauve.

— Oh! oh! se dit Luc Hardy. Que me veut cette petite provinciale?

D'une taille moyenne, bien prise dans un costume tailleur gris, soigneusement gantée de clair, la nouvelle venue n'était pas sans charme.

Ses grands yeux noirs étaient très doux et les cheveux blonds frisottants entouraient un visage d'un ovale très pur. Le petit canotier de feutre noir était crânement posé sur la chevelure, mais on sentait que cette jeune personne ne venait trouver le détective que poussée par un grave événement qui venait de bouleverser sa vie.

De fait, lorsqu'elle eut pris place sur une chaise que Luc Hardy lui avait avancée, elle se mit à rougir très fort en considérant ces deux hommes aux mises extraordinaires qui la regardaient sans mot dire.

A la fin, le détective interrogea :

— Eh bien! mademoiselle, vous avez désiré me voir. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Ah! vous êtes le grand policier Luc Hardy ? Excusez-moi, monsieur, mais j'étais en train de me le demander...

Cette réflexion amena un sourire sur les lèvres du détective qui reprit, désignant d'un geste Raymond Larcher qui jouait nonchalamment avec un pressepapiers qu'il venait de saisir sur le bureau de travail de son chef.

— Voici même mon lieutenant. Maintenant, mademoiselle, nous direz-vous ce qui nous vaut votre visite?

— Voici, monsieur. J'arrive du Havre où j'habite.

J'ai vingt-deux ans et il y a trois que je suis fiancée à Philippe Marty, un ingénieur mécanicien, qui demeure également au Havre. Or, depuis une semaine, il a disparu. Aucune nouvelle ne m'est parvenue de lui. Lorsque je le vis pour la dernière fois, il me donna rendez-vous pour le lendemain. Il ne vint pas et, depuis, je ne l'ai pas revu. Ne croyez pas, monsieur, que je sois venue vous trouver seulement pour calmer mes inquiétudes. Je crois que cette affaire est très spéciale et c'est pour cette raison que je n'ai pas voulu avertir, comme j'aurais pu le faire d'abord, la police du Havre. J'ai préféré m'adresser directement à vous.

— Je vous remercie de la marque de confiance que vous me donnez, mademoiselle. Mais veuillez me dire, je vous en prie, pourquoi vous qualifiez cette affaire de spéciale.

— Certes, monsieur. Mon fiancé, je vous l'ai dit, est ingénieur mécanicien et il travaille beaucoup à des inventions qu'il espère pouvoir exploiter un jour. Or, ces temps derniers, il me parla beaucoup d'un projet qu'il avait conçu. Il s'agissait, je crois, d'un moteur à explosion, beaucoup plus simple et plus économique que ceux que l'on a vus jusqu'alors. Des expériences avaient déjà été faites en présence de quelques personnalités, lorsque se présenta chez mon fiancé un singulier personnage qui parla de lui acheter ses plans... Naturellement, Philippe refusa de les vendre, et l'homme s'en alla en murmurant de vagues menaces. Depuis ce jour, mon fiancé était inquiet et il me disait souvent : « Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai obtenu pour ce moteur un brevet d'invention en règle et que je ferai exploiter pour mon compte cette découverte! »

« Or, depuis la disparition de Philippe, toute cette histoire m'est revenue à l'esprit et je me suis dit qu'il se pourrait fort bien que cet acheteur acharné soit pour quelque chose dans l'absence inexplicable de celui que j'aime.

— Vous avez peut-être raison, mademoiselle, fit soudain Luc Hardy, fort intéressé.

— Et voilà comment je me suis décidée à venir vous trouver, conclut la jeune fille en baissant la tête.

— Vous avez certainement bien fait! Eh bien! Raymond, que dis-tu de cette affaire?

— Je dis comme vous, chef. Il faut agir promptement...

— Oh! est-ce possible, monsieur Hardy. Vous consentez à prendre cette affaire en mains! Alors, je ne doute pas du succès! s'exclama la fiancée de Philippe Marty.

Luc Hardy, amusé par cette explosion de joie, sourit légèrement et s'asseyant à son tour derrière son vaste bureau, il se mit à questionner la jeune fille sur ses habitudes, ses connaissances, les personnes qu'elle fréquentait, s'écartant même parfois de la question pour laquelle la Havraise était venue le trouver.

Celle-ci, très docile, répondait fort clairement aux demandes du policier et, bientôt, celui-ci jugea qu'il en savait assez. Cessant de parler, il parut s'absorber en de profondes réflexions.

Certes, rien dans les réponses de la jeune fille ne pouvait mettre une lueur sur cette affaire. Aucune piste ne s'amorçait et le détective se disait que c'était là de la besogne étonnamment ardue.

Tout à coup, il prononça :

— Eh bien! c'est entendu, mademoiselle. Je vais m'occuper de cette disparition le plus tôt possible et je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous rendre votre fiancé. Laissez-moi votre nom, votre adresse à Paris et au Havre. Vous allez, je pense, séjourner quelque temps ici?

— C'est fort probable, monsieur. En tout cas, voici ce que vous me demandez...

Et la jeune fille, sortant de son sac un mignon carnet, elle en déchira une page et écrivit à l'aide d'un

crayon que Raymond Larcher lui tendait les indications suivantes :

MARCELLE HÉRARD

Hôtel du Louvre à Paris. *et* *44, avenue de la Gare, au Havre.*

Ceci fait, elle tendit le papier à Luc Hardy qui le serra immédiatement dans son portefeuille.

— Au revoir, messieurs, fit alors la jeune fille en se dirigeant vers la porte. Je vous souhaite bonne chance et vous remercie encore de l'intérêt que vous m'avez porté.

Les deux hommes s'inclinèrent, tandis que la jeune fille, escortée de Jean accouru à un appel, se retirait, gracieuse et légère.

— Eh bien! fit Raymond Larcher aussitôt après le départ de la jeune fille. En effet, je crois avoir parlé trop tôt. Vous voilà lancé sur une autre affaire...

— Oui, cette petite fiancée éplorée m'intéresse et je pense qu'il ne serait pas inutile de lui emboîter le pas. Si tout s'est passé comme elle le raconte, on doit la surveiller et je ne serais pas étonné de découvrir quelque chose d'intéressant en m'attachant à sa piste.

— Que ferai-je?

— Toi, mon cher ami, tu montrais de sérieuses dispositions pour le repos tout à l'heure. Tu vas donc me faire le plaisir d'aller te coucher. Si j'ai besoin de toi, au moins, je saurai où venir te chercher ou te faire prévenir.

— Bien, chef, fit Raymond dont le visage prit une expression joyeuse.

Quelques minutes plus tard, le détective se trouvait à son tour sur le boulevard Malesherbes devant sa demeure.

Malgré la nuit qui était maintenant complètement tombée, il n'eut pas de mal à retrouver la silhouette gracile de Mlle Hérard, qui cheminait d'un petit pas alerte.

Cependant, malgré ses suppositions, Luc Hardy ne vit rien d'anormal. Pendant quelques instants, la jeune fille et son suiveur marchèrent ainsi, lorsque, tout à coup, ce dernier vit surgir d'une porte cochère un individu vêtu d'un imperméable kaki qui se mit à emboîter le pas à la fiancée de l'ingénieur disparu.

— Oh! oh! murmura Luc Hardy, ne me serais-je pas trompé?

Et il redoubla d'attention.

De temps en temps, le personnage suspect s'arrêtait brusquement pour jeter un coup d'œil en arrière. A chaque fois que cela se produisait, le détective se jetait contre le mur et restait tapi dans l'ombre jusqu'à ce que l'autre reprît sa route. Alors, la filature recommençait, plus ardente.

Cependant, tandis qu'il traversait une rue dans laquelle il ne pouvait se dissimuler, il fut aperçu sans doute, car l'homme s'arrêta net et fit semblant d'allumer une cigarette.

Luc Hardy fut donc obligé de continuer son chemin et lorsqu'il fut arrivé à la hauteur de l'individu, il sentit que celui-ci l'examinait avec attention.

Puis, suivant des yeux Mlle Hérard à quelque cent mètres en avant, il la vit faire signe à un taxi qui passait à vide et monter vivement dans la voiture.

Il est probable que l'homme avait vu aussi le geste de la jeune fille, car il chercha une seconde auto. Mais aucune ne passant à ce moment, il lui fut donc impossible de s'éloigner et il dut reprendre son chemin.

Tout à coup, jugeant qu'il était assez éloigné, le détective se retourna. L'autre avait repris sa route et avançait de façon à ne pas devancer le policier. Mais

celui-ci se rendant compte du manège du personnage, s'engouffra dans la porte d'un couloir étroit qui s'ouvrait le long de la rue qu'il suivait maintenant et tranquillement attendit que l'autre passât à son tour.

Cette éventualité ne tarda pas à se produire et bientôt les deux hommes furent de nouveau l'un derrière l'autre.

— Où va-t-il me conduire? fit soudain Luc Hardy. Je suis persuadé que ce ne sera pas du mauvais travail si je parvenais à filer cet individu bizarre qui semble se défier des moindres passants.

A ce moment, un tramway passait. L'homme, d'un geste prompt comme l'éclair, y sauta suivi de près par le détective.

Peu de temps après, ils en descendirent. Alors, le personnage qui avait suivi Mlle Hérard se mit à marcher à grande allure, ne se retournant plus, ne s'arrêtant plus, entraînant le policier lancé à ses trousses au travers d'un quartier populeux et misérable qui s'élève au bord de la Seine.

A droite et à gauche se dressaient des maisons d'apparence sordide, demeures de pauvres hères ou repaires de bandits.

De temps en temps, des ombres inquiétantes rasaient les murs, se devinant dans les ténèbres, ou bien un ivrogne, zigzaguant à travers la chaussée boueuse, apparaissait, jetant aux échos d'alentour un rauque refrain.

Luc Hardy connaissait à fond ce coin mal famé de Paris où il avait eu maintes fois à faire.

Pourtant, depuis des mois, il n'y était pas venu, absorbé qu'il avait été par de nombreuses affaires qu'il venait de solutionner en province.

Tout à coup, à l'angle d'une sorte d'impasse s'ouvrant à peu de distance du fleuve, l'homme qu'il suivait disparut brusquement.

CHAPITRE II

D'un bond, Luc Hardy se précipita en avant et la seconde d'après, avançant prudemment la tête le long d'une palissade entourant un terrain vague, il voyait l'individu s'arrêter à quelques pas de là, devant une maison à deux étages.

La porte en était close, aucune lumière ne brillait aux fenêtres.

Pourtant, le voyageur ayant heurté à l'huis d'une certaine façon, celui-ci s'ouvrit presque aussitôt.

Une nappe de lumière s'allongea dans l'impasse. Dans un éclair, Luc Hardy entrevit un jeune homme blême; des chants étouffés proférés par des voix enrouées lui parvinrent, puis tout disparut et redevint noir.

— Cela commence à devenir intéressant! songea Luc Hardy en se rapprochant, mais comment entrer là-dedans?

D'un coup d'œil rapide, il examina les lieux. A droite et à gauche de l'immeuble suspect, se dressaient de hautes constructions lépreuses; dans l'ombre, une troisième surgissait derrière. Donc, il ne fallait pas songer à en faire le tour.

Quant à se hisser jusqu'à une fenêtre pour jeter un regard à l'intérieur, c'était chose impossible.

Toutes les croisées étant obscures, d'ailleurs, Luc Hardy ne verrait rien.

Néanmoins, il était venu se camper devant la maison, l'examinant avec attention, quand, tout à coup, un panneau de fer, se balançant à une tringle au-dessus de la porte d'entrée et auquel il n'avait pas pris garde, le fit sourire.

— Bon, une enseigne, vendrait-on quelque chose dans cette baraque?

Il prêta l'oreille. A l'entour, on ne percevait pas le moindre bruit.

— Allons-y, alors, murmura le policier.

Et, empoignant la colonne de fonte d'un bec de gaz qui n'était pas allumé, il se hissa jusqu'à la hauteur du panneau, sur lequel, d'un mouvement rapide, il projeta la lumière de sa lampe électrique.

C'était bien une enseigne. Un matelot à la face réjouie se profilait tenant un verre de bière mousseuse qu'il portait à ses lèvres avec une grimace gourmande. Au-dessous de cette grossière image, on pouvait lire :

« *Au joyeux matelot* »

Tout cela était délavé par la pluie qui avait rongé les couleurs, mais cependant parfaitement intelligible. La maison était une de ces tavernes, un de ces bouges ignobles comme on en trouve dans ces quartiers misérables.

Maintenant Luc Hardy comprenait parfaitement les précautions prises par l'homme qu'il suivait pour se faire ouvrir la porte et la cause des chants lointains entendus par lui, lorsque l'huis s'était entre-bâillé.

En dépit de tous les règlements de police, le cabaretier devait recevoir ses clients habituels en quelque salle éloignée.

— Ma foi, il faut que je sache quel est cet individu et pourquoi il vient se réfugier en cette maison de si mauvaise apparence, fit tout à coup Luc Hardy.

Heureusement, il était vêtu en ouvrier, comme nous l'avons dit et son entrée dans le bouge ne serait probablement pas remarquée.

S'approchant alors de l'entrée, il frappa tranquillement à la porte, ainsi qu'il l'avait vu faire, d'abord

trois coups régulièrement espacés, puis deux successifs et rapprochés.

Presque aussitôt, un pas traînant se fit entendre à l'intérieur, une clef grinça dans la serrure, l'huis s'entrebâilla et la face du jeune homme blême apparut.

— Bonsoir, camarade, fit le détective d'une voix qu'un alcoolique invétéré lui eût enviée. Eh bien! on ne paraît pas pressé de venir m'ouvrir ce soir?

Ce disant, il poussait le battant avec assurance.

Le tavernier devait être habitué à de semblables visites, car il ne parut pas surpris.

— Oh! tu es bien pressé. Je n'ai pas que cela à faire, moi!

— C'est bien! je ne t'en demande pas tant!

L'autre haussa les épaules et referma la porte.

Le grand détective se trouvait alors dans la salle de la taverne qu'une petite lampe, placée dans un coin sur une table, éclairait faiblement. La salle était vide, mais dans l'arrière-boutique, on apercevait une autre pièce un peu mieux éclairée. Un tumulte de cris et de chants en arrivait. Guidé par ce bruit, Luc Hardy se dirigea d'un pas traînant de ce côté, comme s'il eût été l'un des hôtes habituels de cette maison.

Quant au cabaretier, il avait repris sa place près de la petite lampe et s'absorbait de nouveau dans la lecture d'un journal.

Evidemment, ce n'était qu'un garçon préposé au service de la porte.

— Puisqu'il ne m'arrête pas, c'est que je suis dans la bonne route, songea le policier.

En effet, comme il pénétrait dans l'arrière-boutique, il aperçut la trappe d'une cave béant au ras du sol.

Des voix de plus en plus distinctes lui arrivaient par cette ouverture. Tranquillement, il descendit les marches d'un mauvais escalier de pierre tout suintant d'humidité.

La minute suivante, le détective pénétrait dans un vaste caveau mesurant environ une vingtaine de mètres de long sur dix de large.

Les murailles en étaient noires et nues, mais un parquet recouvrait le sol. Deux becs de gaz tombant du plafond, mettaient une lueur rougeâtre au milieu de l'épaisse fumée emplissant l'atmosphère.

Quelques tables grossières rangées à droite et à gauche, une douzaine de consommateurs aux mines patibulaires étaient installés, menant grand tapage, cependant que, derrière un haut comptoir, barrant de sa masse l'une des extrémités du caveau, un homme de haute taille, à la face bestiale, aux mains énormes, trônait, indifférent au tumulte.

Il était simplement vêtu d'un pantalon de lainage gris et d'une chemise de toile bise dont les manches, retroussées au-dessus du coude, laissaient voir ses bras bossués de muscles monstrueux.

Evidemment, c'était le patron.

— Belle face de coquin! songea Luc Hardy en s'affalant sur un banc, près d'une table vide.

Déjà, le maître de céans l'interpellait.

— Eh! là-bas, que désires-tu ? Ma maison n'est pas un asile pour les va-nu-pieds... Si tu n'as pas d'argent, décampe.

— J'ai de la monnaie et j'ai soif, grogna d'une voix pâteuse le policier en réponse à cette brutale mise en demeure.

— Alors, viens chercher ta consommation. Tu ne penses pas, tout de même, que je vais me déranger pour un oiseau tel que toi?

— Bon, bon! on y va!

Tout en gagnant le comptoir à pas mal assurés, Luc Hardy songeait à part lui :

— Il paraît qu'on n'y met guère de formes avec les clients dans cet établissement hospitalier.

— Tu veux du raide, n'est-ce pas? reprenait le colosse en versant une large mesure d'alcool dans un grand verre.

— Cette question!

— Alors, donne tes quarante sous... Ici, on paye d'abord, tu dois le savoir.

— Voilà.

Luc Hardy, s'étant exécuté, prit le verre que le patron s'était enfin décidé à lâcher, puis revint à sa place. Derrière lui, à une table voisine, l'homme qu'il avait suivi causait familièrement à voix basse, avec cinq individus, vêtus assez confortablement, mais dont les physionomies n'étaient rien moins que rassurantes.

Ils ne semblaient pas prendre garde au policier, à l'entrée duquel ils n'avaient même pas levé la tête.

Non loin de là, un trio de rôdeurs jouaient aux dés, tandis que d'autres, vautrés sur les bancs, hurlaient en chœur un refrain en vogue dans les music-halls parisiens.

Evidemment, la clientèle du « Joyeux Matelot » se recrutait parmi la lie de la population de la grande ville.

Voleurs à la tire, cambrioleurs de toutes espèces et gibiers de potence de toutes catégories étaient là comme chez eux.

Affalé sur sa table comme si l'ivresse l'eût à demi terrassé, Luc Hardy tendait l'oreille, s'efforçant d'entendre ce qui se disait dans le groupe voisin.

Mais il n'y parvenait pas, assourdi qu'il était par les vociférations des chanteurs. De temps en temps, un rôdeur entrait, allait chercher son verre au comptoir, puis s'installait à une table.

Le grand détective commençait à trouver le temps long lorsque, soudain, l'un des hommes assis derrière lui, se levant, le poussa rudement d'un coup d'épaules :

— Dis donc, toi, quand tu auras fini de nous écouter? Est-ce que nos affaires te regardent?

— Moi! je t'écoute! ah! mon pauvre vieux, si tu

savais ce que ça m'est égal ce que tu racontes! fit Luc Hardy d'un air hébété.

— Allons, allons; ne fais pas le jocrisse! Tu as une sale tête que je vais tambouriner avec plaisir.

Ce disant, l'homme, un gaillard trapu, aux épaules larges, sur lesquelles sa tête semblait reposer directement, s'avançait, les poings serrés.

A l'entour, on s'était tu brusquement.

Chacun s'était rapproché, amusé par la querelle.

— C'est ça, démolis-le, Edouard! ça nous amusera! crièrent des voix.

— Hé! vous autres! clama le patron sans bouger de son comptoir, battez-vous, mais n'abîmez pas le matériel.

— Compris, fit Edouard en se retournant, on en aura soin.

Et, allongeant le bras, il voulut saisir Luc Hardy, Mais, vivement, celui-ci s'était dressé et, enjambant la table, il sauta lestement dans l'allée ménagée au centre du caveau.

— Tiens, tiens! tu connais l'endroit réservé aux explications du genre de la nôtre? ricana Edouard. Eh bien! mon garçon, apprête-toi à encaisser!

— C'est à voir! répliqua tranquillement le policier.

Il comprenait parfaitement que l'homme qui avait suivi Mlle Hérard, soupçonnant sa qualité, lui avait fait chercher une mauvaise querelle par l'un de ses acolytes.

Il s'agissait donc de jouer serré; Edouard ne semblait nullement un adversaire à dédaigner. Déjà, retirant son veston, il le confiait à l'un des rôdeurs qui, debout dans les tables, s'apprêtaient à juger les coups.

Posément, Luc Hardy fit de même.

— Dépêche-toi, paresseux, criait Edouard, j'ai envie de caresser ta frimousse et de voir la grimace qu'elle va faire.

— La grimace, c'est toi qui la feras, sourit le

grand détective en tombant en garde, les poings serrés et ramenés sur la poitrine ainsi qu'un lauréat d'un championnat de boxe, en face de son adversaire qui avait pris la même posture.

Un des assistants, coquin squelettique et au nez d'oiseau de proie pointant entre deux yeux en vrille, s'était arrogé, avec l'assentiment général, le rôle d'arbitre. Tout à coup, il frappa dans ses mains en criant :

— Allez!

— A toi, gronda Edouard.

En même temps son poing lancé avec force, effleura la mâchoire du policier qui n'eût que le temps d'éviter le coup en effectuant un retrait du buste.

— Voici la monnaie, répliqua-t-il.

La riposte fut foudroyante. Avec ensemble, les deux poings de Luc Hardy heurtèrent la poitrine d'Edouard, laquelle rendit un son creux.

Le bandit chancela une seconde, mais ne parvenant pas à reprendre son équilibre, il alla rouler au milieu des spectateurs stupéfaits.

Aussitôt, ses compagnons de table se dressèrent devant Luc Hardy.

— Le coup n'est pas régulier.

— Comment cela? fit flegmatiquement le détective.

— Parfaitement, hurla la voix de l'adversaire du policier sortant du groupe, laissez-le moi, il faut que j'aie sa peau.

Il s'était relevé et ayant vidé d'un trait un verre plein d'alcool qu'on lui tendait, il se précipita à nouveau sur son antagoniste.

Alors, le combat prit une allure sauvage.

Fou de colère, Edouard se ruait en avant, attaquant hors de toutes les règles sans que personne n'élevât la moindre protestation.

Aussi tranquille qu'à l'ordinaire, Luc Hardy pa-

rait tout en rompant afin d'échapper à l'étreinte de son ennemi.

Il n'attendait que le moment favorable où celui-ci, épuisé, se découvrirait pour lui porter le coup final qui mettrait un terme au combat.

Bientôt, le policier sentit derrière lui le mur du caveau.

Impossible de reculer davantage, il fallait en terminer et assommer la brute.

— Allons-y, murmura le détective.

Son poing se détendit, visant Edouard au creux de l'estomac, mais, à ce moment, le sol s'ouvrit brusquement sous ses pieds et il disparut dans une trappe dissimulée dans le parquet.

En dépit de sa fureur, Edouard, depuis le début de l'action, manœuvrait dans l'unique but d'amener Luc Hardy sur cette trappe même.

On a vu que le succès avait couronné les espoirs des bandits.

CHAPITRE III

Cependant, Luc Hardy tombait au milieu de l'obscurité, car, au-dessus de sa tête, le sol s'était instantanément refermé.

Sa chute ne fut pas de longue durée.

Brusquement, il ressentit un heurt violent au flanc droit et s'abattit dans une épaisse couche de poussière et de détritus de toutes sortes.

Une seconde, il demeura étourdi.

Mais le grand policier n'était pas homme à perdre longtemps la tête. Bien qu'encore tout meurtri, il se releva vivement.

Par bonheur, il n'avait rien de cassé.

Oh! oh! ce n'est pas le moment de nous endormir, murmura-t-il. Pourvu que ma lampe soit encore en bon état!

Sa première pensée fut qu'on l'avait précipité dans quelque cave où ses ennemis viendraient l'achever à loisir.

Il fallait donc qu'il connût au plus tôt le lieu dans lequel sa mauvaise étoile l'avait conduit. Fort heureusement, sa lampe n'avait pas souffert. Vivement il fit de la lumière.

Il se trouvait dans un souterrain, large, spacieux, voûté, s'enfonçant à droite et à gauche.

Le sol était recouvert d'une couche épaisse de terre, de feuilles d'arbres, de fragments de papier, de morceaux de caisses. Au-dessus de sa tête, un trou d'ombre, dont il ne pouvait apercevoir la fin, se creusait, inquiétant, sinistre.

C'est par là qu'il était tombé.

Le long des parois de cette espèce de puits, des crampons de fer étaient scellés de place en place, formant une espèce d'échelle comme il y en a à l'usage des couvreurs au flanc de certaines maisons.

Ce fut un trait de lumière pour Luc Hardy.

La trappe donnait passage à une issue secrète par laquelle les peu recommandables clients de la taverne s'enfuyaient lorsque la police faisait une descente dans le bouge.

Donc, le souterrain devait conduire au dehors. Mais de quel côté prendre, à droite ou à gauche?

Le détective ne fut pas long à se décider : au reste, il le sentait bien, il n'y avait pas une seconde à perdre.

Ayant cru sentir passer sur sa figure un souffle frais arrivant de la gauche, il se dirigea de ce côté.

Par mesure de prudence, il avait éteint sa lampe dont le rayonnement eût pu le dénoncer au cas où quelqu'un hantât ces lieux en même temps que lui,

et il avançait, revolver au poing, le bras gauche étendu en avant.

Tout autre, à sa place, eût marché lentement. Luc Hardy, lui, se hâtait.

Il avait son idée...

Bientôt, au milieu de l'obscurité, il crut discerner une tache plus claire.

Maintenant, le vent de la nuit lui arrivait par rafales glacées.

— La sortie est proche, murmura-t-il.

Le grand détective ne s'était pas trompé. Quelques secondes plus tard, il se trouvait devant une forte grille rouillée fermant la sortie du souterrain sur l'extérieur.

L'air imprégné d'humidité, un clapotement sourd et significatif lui apprirent presque aussitôt qu'il devait être sur les bords de la Seine.

Mais il s'agissait d'ouvrir la grille.

De nouveau, Luc Hardy eut recours à sa lampe électrique, et, ayant découvert, grâce à elle, le verrou assurant la fermeture, il s'élança au dehors.

Tout de suite, il se reconnut.

Il était sur la berge même du fleuve dont les eaux lourdes et noires venaient mourir à ses pieds.

Derrière lui, les quais dressaient leurs murailles hautes et grises comme celles d'une prison.

— Cela va très bien, murmura Luc Hardy.

Déjà, tournant sur ses talons, il se mettait en quête de trouver un escalier qui lui permît de remonter sur le quai lorsque, soudain, il lui sembla entendre des bruits de pas étouffés.

Instantanément, il s'immobilisa, mais, à la même seconde, trois hommes surgissant de l'ombre se jetèrent sur lui.

— Décidément, cela devient sérieux, pensa le policier. Attention! Gare à vous ou je vais tirer!

Déjà, sa main droite armée du revolver s'élevait, lorsqu'il distingua, sur les vêtements de ses agresseurs, l'éclair de boutons de métal.

— Des uniformes, vous n'êtes pas des rôdeurs! s'exclama-t-il.

— Parbleu! fit une voix.

En même temps un quatrième individu surgissait et braquant sur le détective les rayons d'un fanal tenu dissimulé jusqu'alors, il l'examina attentivement.

Grâce à cette clarté, Luc Hardy vit qu'il était entouré d'agents de police.

D'autres se trouvaient dans une barque arrêtée à quelques pas de là, qu'il n'avait pas entendu arriver, car elle descendait silencieusement le fleuve, se laissant aller au fil de l'eau.

— Bon, une ronde!

— Oui, mon garçon, une ronde et qui arrive juste à point pour vous pincer, répliqua l'homme au fanal, un brigadier commandant le détachement. Voilà ce que c'est de se servir d'une lampe électrique. C'est plus commode, mais ça fait de la lumière et une lumière, cela se voit! Que diable faites-vous en ce lieu à pareille heure et...

— Service de police, fit Luc Hardy qu'impatientait ce verbiage. Qu'on me lâche, je vais vous montrer ma carte d'identité.

Bien que fort stupéfaits, les agents se hâtèrent d'obéir et l'instant d'après le brigadier se mettait aux ordres du détective.

— Vous êtes combien?

— Quatorze en me comptant, fit le chef.

— Bien, amarrez votre barque. Un de vos hommes va courir au poste le plus voisin pour porter ce billet.

— Facile, il y a un poste à cent mètres d'ici, répliqua le brigadier, tandis que Luc Hardy griffonnait en hâte un mot d'écrit.

C'était là l'ordre d'envahir immédiatement la taverne du « Joyeux Matelot » ainsi que son sous-sol.

Tous ces divers incidents n'avaient pas demandé plus de deux minutes et il n'y en avait guère que

cinq ou six que le grand détective était tombé par la trappe, ouverte traîtreusement sous ses pas.

Ses ordres expédiés, Luc Hardy conduisit le détachement à l'entrée du souterrain.

— Savez-vous où il aboutit? demanda-t-il au brigadier.

— Certes, ce passage avait été creusé au temps jadis avant que les quais soient exhaussés et permettait de diriger directement sur un entrepôt qui se trouvait alors dans ce quartier de Paris les marchandises amenées par les bateaux.

— Bon!

— Aujourd'hui, le dépôt n'existe plus depuis longtemps, car les navires, dont le tonnage a considérablement augmenté, s'arrêtent en aval où sont situés les docks et les grues à vapeur. Aussi, personne ne se sert plus de ce souterrain. C'est pourquoi, je fus très surpris, tout à l'heure, d'y apercevoir de la lumière.

— Eh bien! mon brave, vous vous trompez... ce souterrain sert toujours et avant peu, vous en aurez la preuve...

— Oh! oh! fit le brigadier. Un bar clandestin?

— Tout juste... Maintenant qu'on me suive en silence et attention! Les horions vont sans doute pleuvoir!

— Oh! cela ne nous fait pas peur!

— Allons! tant mieux!

Luc Hardy jugeant qu'à cette heure, le second détachement expédié sur son ordre devait être sur le point d'envahir la taverne, fit entrer la troupe dans le souterrain dont la grille fut soigneusement refermée.

Deux hommes y demeurèrent de garde, avec pour consigne, de ne laisser sortir personne.

Après quoi, le reste du détachement, se guidant le long des murs, s'enfonça dans l'obscurité.

Luc Hardy marchait en tête.

— Halte! commanda-t-il bientôt à voix basse.

Là-bas, à moins de trente pas, on apercevait distinctement une faible clarté tombant de la voûte.

Evidemment, la trappe débouchant sur le sous-sol devait être ouverte. Pourtant, le souterrain était désert.

— Bon! les bandits à qui j'ai eu à faire se disposent à descendre pour voir comment je me trouve de ma culbute, murmura le policier, ma parole, ils y ont mis le temps.

Luc Hardy ne pouvait deviner que sa chute avait failli amener dans le bouge une terrible lutte.

En effet, le patron en le voyant disparaître avait bondi hors de son comptoir, l'injure aux lèvres, une matraque à la main.

— Tas de paresseux! Vous voulez donc m'attirer des histoires avec la police? Un crime chez moi! quel est l'animal qui a fait cela que je lui casse les reins...

Commencée sur ce ton, l'explication n'avait pas tardé à devenir orageuse.

Sans revendiquer la responsabilité de leurs actes, Baltey, Edouard et leurs compagnons avaient riposté aux injures du patron par d'autres injures.

Une partie des consommateurs les avaient soutenus, tandis que l'autre se rangeait du côté du maître de céans, vers qui les garçons étaient accourus. On allait en venir aux mains, lorsque Baltey s'écria:

— Tout de même, de braves gens comme nous ne vont pas se démolir parce qu'un mouchard a fait une culbute plus ou moins sérieuse!

— Un mouchard? répéta-t-on.

— Parfaitement, le gaillard était un homme de la Sûreté... Il me filait depuis quelques minutes... Quand je l'ai vu entrer ici, je l'ai parfaitement reconnu...

Cette déclaration apaisa les assistants, chacun ayant des raisons personnelles de redouter la police.

— N'importe, grommela le patron, me voilà une

belle affaire sur les bras! Allons, oust! il faut descendre et voir dans quel état est notre homme. S'il est mort, on le jettera à la Seine.

— Et s'il n'est pas mort? ricana Edouard.

— On l'y jettera quand même. Ainsi, il ne pourra aller bavarder et dire ce qu'il a vu...

Cette proposition rallia tous les suffrages.

Aussitôt, la trappe fut ouverte et le patron, s'étant muni d'une lanterne, commença à descendre par l'échelle de fer.

Baltey, Edouard et trois ou quatre clients le suivaient afin de lui prêter main-forte.

Tous atteignirent bientôt le fond du souterrain.

— Personne, grogna le tavernier. Où diable l'animal est-il fourré?

— Il se sera traîné à quelque distance! suggéra Baltey.

— Alors, vite en chasse! Il ne faut pas qu'il sorte vivant d'ici. Sans ça, nous sommes perdus et...

Soudain, une voix brève, partant de l'ombre, cloua les misérables sur place.

— Haut les mains! criait-elle. Haut les mains, sinon vous êtes tous morts!

En même temps, grâce au fanal qu'ils venaient de rallumer les agents apparurent, tenant en joue avec leurs revolvers, les forbans atterrés.

— Allons, haut les mains! répéta Luc Hardy.

Baltey et les siens eurent une courte hésitation, mais, comprenant qu'ils n'étaient pas en force, se résignèrent à obéir.

Au même instant, un effroyable tumulte éclatait dans le caveau supérieur qu'une vingtaine d'hommes venaient brusquement d'envahir, après avoir forcé la porte de la rue que ne gardait plus le garçon accouru près du patron pour lui prêter main-forte au besoin.

Ce fut de la stupeur.

Presque aussitôt, des vociférations, des cris de co-

lère éclatèrent parmi les rôdeurs réunis au bord de la trappe.

Les uns s'élancèrent sur les agents dans l'espoir de gagner la porte de vive force.

Les autres, se poussant, se bousculant, se précipitèrent vers l'échelle du puits.

Ils espéraient s'enfuir vers cette seconde issue, mais au bas, Luc Hardy et ses agents les attendaient. Ils n'eurent que la peine de les cueillir un à un.

Déjà, dans le caveau, la lutte s'achevait par le triomphe des agents.

Quelques minutes plus tard, le tavernier et ses clients, dûment escortés et menottes aux mains, montaient dans des autos de place qu'un agent était allé réquisitionner.

A travers les rues silencieuses, le sinistre cortège gagna rapidement le plus prochain poste de police.

Là, les dix-sept prisonniers furent incarcérés et, sans désemparer, Luc Hardy, s'instalant dans la petite pièce servant de bureau au commissaire de police qu'on était allé quérir, commença l'interrogatoire.

Naturellement, le premier individu qu'il fit amener fut Baltey.

Ce dernier semblait fort penaud. Pourtant, Luc Hardy se garda bien de lui faire connaître que son arrestation se rapportait directement à l'affaire Marty, si bien que le drôle, croyant avoir été pris au cours d'une râfle ordinaire, se tranquillisa peu à peu.

Il prétendit se nommer Jean Pénech, être un employé de commerce sans travail et sans domicile.

Il était entré au « Joyeux Matelot » où il mettait les pieds pour la première fois, simplement pour chercher un refuge contre la pluie.

Sans mot dire, Luc Hardy fit noter ses réponses par le commissaire.

Pour le moment, il lui convenait de voir le misérable s'enliser dans le mensonge.

Ainsi, le malandrin, ne soupçonnant pas la vérité, n'en serait que plus démonté lorsque celle-ci éclaterait.

Cependant, on venait d'emmener Baltey et l'on venait d'introduire Edouard, lorsqu'un des inspecteurs se trouvant dans le poste, demanda à être entendu.

Cet homme, nommé Pierre Diaz, était un individu d'une trentaine d'années, brun, petit, sec et nerveux.

Mais ses yeux noirs brillaient d'intelligence et son masque énergique plut tout de suite à Luc Hardy.

— Diaz est l'un de nos meilleurs agents, déclara le commissaire en le présentant au grand détective.

— Je n'en doute pas, répondit fort aimablement ce dernier, parlez, Diaz, nous vous écoutons.

Flatté, l'inspecteur s'inclina :

— Je suis à vos ordres, monsieur. Mais je vous prie de faire sortir cet homme que nous rappellerons lorsque le moment sera venu.

Déjà, sur un signe du détective, Edouard était emmené.

Alors, Diaz reprit la parole :

— Voici ce dont il s'agit. J'ai reconnu plusieurs des hommes qui viennent d'être arrêtés.

— Vraiment?

— J'ai eu déjà le plaisir d'arrêter l'un d'eux, celui qui vient de sortir : c'est un individu des plus dangereux, surnommé Edouard le boxeur.

— Mon adversaire de tout à l'heure, murmura Luc Hardy.

— Ce coquin commandait en second une bande parfaitement organisée, dont nous n'avons jamais pu pincer le chef que ses complices désignaient sous le sobriquet de « l'Archiduc ». Ces malfaiteurs avaient pour spécialité de dévaliser les œuvres d'art que contenaient les musées et les églises d'Europe. Des commercants, pour la plupart des commerçants

honorablement cotés, écoulaient le butin aux Etats-Unis.

— Tiens! tiens! fit Luc Hardy intéressé.

— Malheureusement, des lenteurs regrettables se produisirent dans l'instruction de cette affaire, poursuivait Diaz. Je vous l'ai dit, nombre de gens honorablement connus, tant en France qu'à l'étranger, s'y trouvaient mêlés, de sorte que la justice n'osa pas brusquer les choses de crainte de commettre quelque gaffe.

— Bon!

La plupart des bandits en profitèrent pour concerter des alibis et faire disparaître les traces de leur culpabilité. D'autres s'échappèrent. L' « Archiduc » fut du nombre. Edouard le Boxeur et ceux que nous tenions, les comparses, s'en tirèrent avec quelques mois de prison. Voilà ce que j'avais à vous dire, acheva Diaz.

— Je vous remercie de vos renseignements, fit Luc Hardy en lui tendant la main. Je vais avoir besoin de vous pour mener à bien toute cette affaire.

— J'en serai charmé.

— Demeurez dans le poste voisin jusqu'à nouvel ordre.

— A vos ordres.

L'inspecteur s'étant retiré, on fit entrer l'adversaire du policier.

CHAPITRE IV

En revoyant celui à qui il avait eu affaire, Edouard le Boxeur lui jeta en dessous un regard haineux plein de rancune.

— Vous voilà pincé de nouveau, mon garçon, fit tranquillement Luc Hardy. Cette fois, vous ne vous

en tirerez pas à aussi bon compte que la première.

— Je ne vous comprends pas, grogna Edouard.

— Soit! mais vous devez bien penser que ce n'est pas un simple hasard qui m'a mis en face de vous! J'étais renseigné...

— Voilà qui m'est égal, fit l'autre d'un ton moins assuré. Je n'ai rien à me reprocher.

— Vous vous en expliquerez avec votre camarade, celui qui, pincé la main dans le sac, vous à tous vendus...

— Qu'est-ce que vous dites?

— Que votre chef, l'Archiduc, se voyant pris, vous a tous vendus...

Edouard eut un tressaillement vite réprimé. Cependant, comme Luc Hardy le considérait froidement, il pâlit soudain, murmurant :

— Ah! la canaille!

Puis, se ravisant :

— Ce ne sont que des blagues pour me faire parler, vous ne tenez personne:

Luc Hardy se mit à rire :

— Ah! je ne tiens personne! Alors, qui m'aurait indiqué votre repaire de la taverne? Réfléchissez-y, mon garçon, et vous verrez que je ne vous parle pas à la légère. J'ai moi-même arrêté votre chef.

Edouard demeura confondu. Les arguments du détective lui paraissaient dans leur vérité évidente.

— Ah! le misérable nous a vendus, s'exclama-t-il enfin. Eh bien, je vais tout vous dire, je n'ai aucune raison pour le ménager.

Et, d'abondance, Edouard le Boxeur entra dans la voie des aveux.

Il narra les cambriolages exécutés dans les musées ou les collections de riches amateurs.

— L'Archiduc dirigeait les opérations. C'est lui qui écoulait le butin et nous remettait nos parts.

— Fort bien!

— Après chaque affaire, le grand roux que l'on a arrêté en même temps que moi (il désignait ainsi

Baltey) venait à la taverne; là, il achetait au comptant les tableaux, les bronzes, les statues, les tapisseries, puis il s'éclipsait en emportant le tout. On ne l'avait pas revu depuis bientôt deux mois lorsque ce soir il est arrivé à la taverne, comme par hasard. Quand vous êtes entré, il nous a dit que vous étiez un agent et nous a offert cinq cents francs aux amis et à moi, si on vous démolissait. Dame, on a marché!

Luc Hardy était à présent fixé. Edouard le Boxeur avait dit tout ce qu'il savait.

On le reconduisit à sa cellule, puis le grand détective eut un bref entretien avec l'inspecteur Pierre Diaz.

En effet, tout cela ne révélait pas en quelle geôle mystérieuse ses ennemis retenaient le malheureux Philippe Marty et Luc Hardy, songeant à Marcelle Hérard, murmura :

— Il faut pourtant que j'aille vite en besogne. J'ai promis de découvrir la vérité...

Vers cinq heures du matin, Baltey, qui avait passé une mauvaise nuit, étendu sur le lit de camp de la cellule du commissariat de police où il avait été incarcéré après son interrogatoire, vit la porte s'ouvrir lentement et un agent entrer une lanterne à la main.

— Allons! debout! ordonna ce dernier, grand et fort gaillard, à la face débonnaire.

— Où voulez-vous m'emmener? s'enquit le prisonnier en s'efforçant de dissimuler son inquiétude.

— A la Sûreté.

— Ainsi, mon arrestation est maintenue?

— Parbleu!

Baltey se tut, mais sa pâleur et l'agitation nerveuse de ses membres disaient assez qu'il n'était rien moins que rassuré.

Derrière son guide, il suivit le couloir sur lequel donnaient les cellules, puis traversa la salle du poste, pleine d'allées et venues.

En effet, trois lourdes voitures cellulaires, destinées à transporter la bande, attendaient dans la rue, accolées au trottoir; aussi, se hâtait-on d'organiser le convoi.

Maintenant, derrière Baltey, d'autres prisonniers, escortés d'agents, se groupaient en une longue file.

Parvenu au seuil du poste, le bandit s'arrêta une seconde.

Un petit jour gris et sale commençait à poindre, mais un brouillard épais, à couper au couteau, emplissait l'atmosphère, voilant choses et gens d'une gaze opaque.

A ce moment, une auto, lancée à toute allure, apparut vers la gauche, cornant avec violence.

— Eh bien! messieurs, qu'attendez-vous pour prendre place dans votre landau, plaisanta l'agent qui escortait Baltey en lui montrant la première voiture cellulaire dont la porte béait, grande ouverte à quelques pas de là.

En même temps, d'une légère bourrade, il poussa le prisonnier en avant.

Alors, brusquement, il se produisit quelque chose d'inattendu.

L'auto dont nous avons parlé avait soudainement fait halte à moins de trois mètres.

D'un bond, le chauffeur abandonnant son siège, se rua sur l'agent que, d'un solide coup de poing en plein thorax, il plaqua contre le mur voisin avant qu'il ait pu faire un mouvement.

Puis, saisissant par la main Baltey, ahuri, hébété, il l'entraîna dans son véhicule en disant :

— Dépêchons-nous, camarade! Il s'agit de filer.

Cet enlèvement audacieux avait été exécuté avec une telle rapidité que pas un des agents n'avait eu le temps d'intervenir.

La seconde d'après, l'auto disparaissait à toute vitesse dans le brouillard, emportant les deux hommes.

Cependant, Baltey, assis sur le siège près du chauffeur, se remettait peu à peu.

— Tout de même, vieux Charles, fit le conducteur sans tourner la tête, je crois que voilà du beau travail.

Ce nom de Charles qui lui était tout aussi inconnu que l'homme qui venait de le prononcer, fit sursauter Baltey.

— Du diable, camarade, si je sais qui vous êtes, de même que ce fameux Charles, prononça-t-il. Toujours est-il que je vous dois une fière chandelle.

Pour le coup, l'autre se retourna confus au milieu d'un beau virage. Alors seulement les deux hommes purent se contempler.

Le chauffeur était un homme d'une quarantaine d'années à la physionomie brutale. Sous l'avancée de la casquette, ses sourcils en broussailles étaient plantés sur des yeux qui luisaient durs et farouches.

C'était la première fois que Baltey le voyait.

— Tonnerre! fit tout à coup l'inconnu. Tu n'es pas Charles Royer, mon vieux compagnon, que les argousins ont pincé hier soir? Dans le brouillard, je t'ai pris pour lui, car tu as la même taille, la même silhouette...

Il semblait furieux et décontenancé.

Déjà, il freinait, et Baltey crut que son intention était de le reconduire au poste.

— Je ne suis pas votre ami! mais si vous me sauvez, j'ai des protecteurs qui vous paieront bien!

L'autre parut hésiter, puis :

— Je ne peux pas recommencer le coup que je viens de faire! Tant pis pour Charles. Ce n'est pas ma faute. Je vais vous conduire à la retraite que j'avais préparée pour lui, seulement, je vous préviens, ça vous coûtera cher, je ne travaille pas pour la gloire.

— Je vous offre dix mille francs, ça ira-t-il?

— Certes! mais qui me les paiera?

— Quelqu'un que nous préviendrons lorsque je serai en sûreté.

— Alors entendu! Vous avez une honnête tête et j'ai confiance.

Maintenant l'auto, une forte voiture dans le genre de celles que l'on trouve à la porte des clubs élégants, roulait par les rues de Paris, désertes encore à cette heure.

Tout en conduisant avec une adresse remarquable, le chauffeur narrait son histoire.

Il s'appelait Marc Bordier et, avec son ami Royer, il s'était spécialisé dans le cambriolage des grands garages.

Malheureusement, Royer s'était laissé pincer la veille, alors qu'il emmenait une 40 HP, appartenant à un riche banquier.

Marc qui, de loin, avait vu l'arrestation, l'avait suivi jusqu'au poste.

Sachant que les voitures cellulaires ne passent que vers cinq heures ramasser les prisonniers, détenus dans les diverses stations du quartier, il avait pris ses mesures en conséquence.

Mais trompé par le brouillard, Bordier avait pris Baltey pour Royer, ce dont le bandit se félicitait, comme bien l'on pense.

Le chauffeur achevait son récit lorsqu'il murmura :

— Nous voici arrivés!

Soudain, un juron lui échappa :

— Mille tonnerres! la police!

Des ombres suspectes apparaissaient dans le brouillard s'agitant au seuil d'un hôtel de louche apparence.

Baltey était devenu blême, mais déjà sous un magistral coup de volant, l'auto virait presque sur place et s'éloignait à folle allure.

— Les limiers de la Sûreté ont éventé la mèche et nous avons failli nous jeter dans leurs griffes, murmura enfin Marc après s'être assuré qu'on ne les

poursuiviat pas. Qu'allons-nous faire? Je ne sais plus où aller. Si la retraite préparée pour Royer est découverte, mon domicile doit l'être également.

— C'est vrai, acquiesça Baltey, atterré.

— Décidément, c'est une bien mauvaise affaire dans laquelle je me suis mis pour vous.

— Ecoutez, fit le bandit, conduisez-moi à la gare Saint-Lazare, alors je me débrouillerai.

— Soit! autant aller là qu'ailleurs.

Le plan de Baltey était simple.

Lâcher son compagnon de hasard et gagner le Havre par le premier train. Là, il savait bien où trouver un refuge.

Vers cinq heures un quart, l'auto stoppait devant la gare, à peu près déserte à cette heure.

Déjà, Baltey mettait le pied sur le trottoir lorsque quatre individus, qui se tenaient cachés derrière les chariots de bagages, s'élancèrent de son côté en criant :

— Rendez-vous!

A leur tête était l'inspecteur Pierre Diaz.

Baltey, médusé par l'épouvante, n'avait pas fait un mouvement.

Tout à coup, il se sentit empoigné au collet et arraché du sol.

C'était Marc Bordier qui, avec un remarquable esprit de décision, venait de le hisser à nouveau sur le siège, tout en relançant son auto qui fila droit comme une flèche au nez des policiers déconfits.

— Par tous les diables, nous jouons de malheur, disait quelques minutes plus tard le chauffeur à son compagnon qui commençait à reprendre ses esprits.

— Les gredins, ils m'attendaient, voyez-vous?

— C'est sûr! mais qu'allons-nous devenir? Nous n'allons pas rouler ainsi comme cela indéfiniment!

— Bien sûr!

En disant ces mots, le bandit réfléchissait.

— J'ai une idée, fit-il tout à coup.

— Voyons, fit l'autre.

— Votre voiture est-elle capable de faire deux cents kilomètres d'une traite et vite, demanda-t-il.

— Oui, j'ai en réserve quelques bidons d'essence. Où faudrait-il aller?

— Au Havre.

— Mais qu'y ferons-nous? demanda le chauffeur avec une moue.

— J'y ai de nombreux amis qui, lorsqu'ils sauront ce que vous avez fait pour moi, nous cacheront tous les deux. Seulement, il faut y arriver avant que la police sache que nous y soyons!

— Alors, tout va bien! fit joyeusement Bordier. Je connais la route. Avec ma voiture nous serons au Havre en moins de trois heures, tandis que les gens de la Sûreté seront encore à Paris.

— C'est ce qu'il faut.

Bordier ne s'était pas trompé. Il était à peine huit heures quand, sur les indications de Baltey, son auto escalada grand train la route conduisant à Sainte-Adresse.

A cette heure, ils étaient sauvés!

Cependant, Baltey désignait du doigt une villa perchée sur le coteau dominant le Havre. En bas, s'étageaient les coquettes petites maisons qui bordent la plage. Il faisait froid et cependant le soleil dardait de lumineux rayons sur tout le paysage, donnant à la mer des reflets d'émeraude ou de saphir.

La villa que le bandit désignait était une luxueuse construction, récemment édifiée, devant laquelle s'étendait une grande cour sablée.

Bientôt l'auto stoppa devant la haute grille de fer forgé fermant l'entrée de la propriété, tandis que Baltey, sautant à terre, allait tirer vigoureusement la sonnette. Au bruit, un serviteur apparut, cependant que le propriétaire lui-même se montrait en veston d'intérieur à la fenêtre d'une des salles de la villa.

— Georges, fit Baltey en s'adressant à l'homme

accouru, conduis-nous près de ton maître et qu'on cache cette auto. La situation est sérieuse. Fais vite.

— Bon, dit le valet, suivez-moi!

L'instant d'après, les deux hommes entraient chez le maître de céans.

CHAPITRE V

— Bonjour, Morel, fit familièrement Baltey en tendant la main au propriétaire de la villa.

Ce dernier était un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie rude, aux petits yeux noirs brillant sous des sourcils abondants. Le visage rasé très exactement était haut en couleur et d'épais cheveux noirs grisonnants vers les tempes descendaient bas sur un front têtu. La mâchoire carrée et forte témoignait d'une ténacité peu ordinaire, cependant que le nez assez grand et pointu, décelait la finesse et la ruse.

Déjà, le personnage que Baltey avait nommé Morel tendait la main au bandit en lui disant vivement :

— Qu'y a-t-il?

— Ça va mal, très mal, répondit l'autre. Vous savez que j'étais allé hier à Paris pour ramener Edouard et sa bande, car vous comptiez sur eux pour nous aider à nous débarrasser de Luc Hardy.

— Oui.

— Eh bien! là-bas, j'ai été pris dans une rafle de police. Heureusement on ne m'a pas reconnu, mais Edouard et les siens sont bouclés.

Brièvement, Baltey conta ce qui s'était passé à la taverne et comment Marc Bordier l'avait tiré d'affaire.

— C'est un brave garçon, énergique et résolu, conclut-il en indiquant son compagnon; dans l'avenir, il pourra nous être utile. Mais, pour l'instant, l'essentiel est de nous mettre à l'abri car, puisque la police m'attendait à la gare, c'est qu'elle a supposé que je chercherais à fuir. Et, comme d'autre part, c'était bien à la gare Saint-Lazare qu'elle me guettait, c'est qu'elle sait bien qui je suis.

— Evidemment, approuva Morel devenu soucieux. Heureusement, toutes nos précautions sont prises aussi bien ici qu'à Paris. Luc Hardy peut venir, il ne trouvera rien.

— Voilà du beau travail!

— Certes! maintenant je vais donner l'ordre d'incendier la voiture qui vous a amenés.

— Brûler mon auto, vous n'y pensez pas! interrompit Marc qui jusque-là n'avait rien dit. Une voiture pareille, ça vaut...

— On vous la paiera, coupa Morel avec autorité.

— Ah! bien!

— Chez nous, l'argent ne manque pas, mon garçon, et nous savons débourser quand il le faut.

— Alors, vous pouvez toujours compter sur moi, riposta Bordier enchanté.

— Alors, suivez-moi tous les deux.

La minute d'après, tandis que l'auto de Marc que l'on avait amenée et cachée dans un bas-fond du parc et arrosée d'essence, flambait comme une torche, Baltey et Bordier, sur les pas de Morel, gagnaient l'extrémité de la propriété.

Là, au sommet d'un promontoire dominant la vallée, se dressait une vieille tour en ruines, dernier vestige d'un château féodal.

Les trois hommes ayant traversé une salle basse, aux murs crevassés s'ouvrant au rez-de-chaussée, gagnèrent un escalier dégradé, dont il ne restait plus qu'une dizaine de marches et qui, jadis, desservait les étages supérieurs.

— Bon, de ce côté, nous n'irons pas loin, murmura le chauffeur.

— C'est à voir, sourit Morel.

En même temps, il saisissait une tête de cheval sculptée dans la muraille et tout en appuyant fortement, la tournait de droite à gauche.

Aussitôt, une partie du mur se déplaça et un escalier en vis apparut, s'enfonçant dans les fondations de la tour.

— Epatant! s'exclama Bordier.

— Taisez-vous et venez! ordonna le châtelain en poussant le ressort d'une lampe électrique.

Tous trois s'engagèrent dans le sombre escalier.

Là, au ras de la cinquième marche, une autre tête de cheval était sculptée.

Morel l'ayant manœuvrée comme la première, la porte mystérieuse se referma derrière eux et la descente recommença.

Bordier compta quatre-vingt-dix marches.

L'escalier, débouchait dans un caveau au fond duquel s'ouvrait une porte de fer.

Evidemment, ceci avait été les cachots du manoir disparu.

Morel, à l'aide d'une grosse clef, ouvrit l'huis de métal.

Alors, une seconde cave, beaucoup plus grande que la première, apparut. Elle était vivement éclairée par un phare d'automobile fixé à une muraille toute noircie d'humidité.

De lourds piliers, de grossière maçonnerie, en soutenaient la voûte romane.

Dans un coin, il y avait une grande table encombrée de compas, d'instruments de précision. Non loin de là, on apercevait un mauvais petit lit de sangle.

Un jeune homme de trente ans environ était étendu sur cette couche.

A l'entrée du groupe, il se redressa. Il avait une

belle tête énergique aux yeux intelligents, à l'expression douce et pourtant résolue.

Bordier remarqua alors qu'une longue chaîne de fer scellée dans la muraille lui entourait la ceinture.

— Ah! vous voilà encore, chien maudit! s'exclama le captif en apostrophant Morel d'une voix étranglée. Vous venez voir si je suis disposé à vous communiquer ma merveilleuse invention.

— Peut-être, fit le châtelain.

— Allez, allez, vous avez beau me fournir tous les instruments nécessaires à mes travaux reprit le malheureux avec une fureur concentrée, jamais vous ne saurez le résultat de mes recherches.

— Soit! riposta Morel. Alors, vous risquez de rester ici longtemps! Je ne vais pas vous rendre à la circulation pour que vous alliez bavarder et dire ce que vous savez, maintenant. J'ai envie de changer un peu d'occupations. Les cambriolages me fatiguent. Alors, j'ai décidé de me mettre inventeur. Seulement, comme je n'ai aucune idée sur ce que j'aurais bien pu inventer, j'ai donné cette mission à un autre, à vous en l'occurrence. Vous avez eu la maladresse de refuser mes offres. Tant pis pour vous. La pensée de votre petite fiancée, qui doit vous pleurer, devrait pourtant bien vous inciter à vous exécuter. Elle vous aime, vous savez. Alors, vous avez le cœur de la laisser se morfondre ainsi? Comme vous êtes peu raisonnable!

— Bandit! gronda sourdement le prisonnier.

— Peut-être portera-t-elle bientôt votre deuil ou porterez-vous le sien, qui sait?

Et, sans plus s'occuper du prisonnier qui, avec un hurlement de rage, venait de bondir au bout de sa chaîne, le châtelain se retourna vers ses compagnons en disant :

— N'ayez pas peur de ce coquin, il ne peut venir jusqu'au coin où vous êtes.

En effet, l'infortuné, retenu au bout de sa chaîne, qui était bien trop courte pour qu'il pût avancer de

plusieurs pas, s'agitait, impuissant, à l'autre extrémité de la crypte.

— Sa compagnie n'est pas des plus folâtres, j'en conviens, fit Morel, mais du moins, ici, vous vous trouverez en sûreté...

— C'est là le principal, s'exclama Baltey.

Le propriétaire de la villa poursuivit :

— Dès que la chose sera possible, je vous ferai apporter des lits, des chaises, bref, ce dont vous aurez besoin.

— Oh! comment vous remercier, monsieur Morel, s'exclama Bordier en tendant la main au châtelain. Vraiment, nous serons tout à fait bien ici... N'êtes-vous pas de mon avis, Baltey?

— Mais si, mon camarade, d'autant que peut-être nous pourrons faire activer les bonnes intentions de ce monsieur, reprit l'autre en désignant le jeune homme qui, désespéré, était retombé sur son lit.

Mais tout à coup, dans un effort surhumain, il se mit à crier de toutes ses forces :

— Bandits!... assassins... à moi, au secours!...

— Hum! fit Baltey, cela n'a pas l'air de rendre! Il va nous casser la tête si cela dure ainsi longtemps... Ferme ton bec, mon petit, je te préviens que je ne suis guère patient; et puis, depuis le temps que tu es ici, tu devrais commencer à savoir qu'il est inutile de t'égosiller de la sorte, car les murs de la voûte sont trop épais pour que tes cris puissent être entendus du dehors.

— Misérables!

— Ah çà! Morel! ne pourrait-on bâillonner cet entêté? reprit Baltey. Cette précaution me semble urgente, car il aura tôt fait de nous rendre le refuge impossible!

— Tu as entendu, Philippe Marty, fit le châtelain en s'adressant au prisonnier, si tu ne te tais pas à l'instant, on va te museler.

— Infâme, gémit le malheureux en se tordant les bras. Tu ne m'as pas fait assez de mal encore!

Tu m'as enlevé à l'affection de ma fiancée, tu m'as ravi mes papiers sur lesquels j'avais consigné quelques résultats de mes recherches, tu m'abreuves d'injures et me gardes maintenant prisonnier...

— Silence! je veux que tu te taises, sinon...

Un geste terrible acheva la menace de Morel.

L'infortuné Marty, car c'était lui, comprenant qu'il ne pouvait lutter davantage, recula jusqu'à son lit sur lequel il s'affaissa en poussant un gémissement étouffé.

Puis, cachant son visage dans son oreiller, il demeura inerte, terrassé.

— Travaille, ou laisse-nous tranquilles, grogna brutalement le châtelain en haussant les épaules.

Sur ce, revenant à ses compagnons, il reprit :

— Ainsi donc, je vais vous quitter pour rentrer à la villa, car il faut que je m'y trouve au cas où la police se présenterait.

— Certes! fit Baltey.

— Ici, vous serez en sûreté et Luc Hardy ne viendra pas vous y chercher, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Un éclat de rire moqueur souligna cette phrase et Morel tapa familièrement sur le ventre de son ami Baltey.

Vraiment, la farce était bonne. Ce dernier ainsi enlevé par un inconnu qui, maintenant, était devenu leur ami. Et puis, ce sûr refuge qui les cachait à tous les yeux, même à ceux de ce policier de malheur, qui, bien certainement, était lancé sur une fausse piste.

— Allons, mes agneaux, s'esclaffa-t-il lorsque son rire fut un peu apaisé, le grand détective ne se doutera jamais de ce que vous êtes devenus, aussi bien l'un que l'autre...

— Croyez-vous? fit une voix calme.

Les deux complices se retournèrent vivement, mais ils n'aperçurent que le chauffeur Marc Bordier.

— Vous dites? commença Morel.

Mais il ne put achever.

Brusquement. le poing du chauffeur s'était détendu, lancé avec la force d'une catapulte et le frappait en plein front.

Morel roula sur le sol poussiéreux, assommé comme un bœuf à l'abattoir.

Presque en même temps, d'un furieux revers du gauche, le chauffeur envoyait rouler Baltey auprès du châtelain.

Alors, il arracha sa casquette, sa perruque noire et crépue, et ayant trempé son mouchoir dans une écuelle d'eau placée sur la table, il tamponna fortement ses sourcils.

Ceci fait, il se débarbouilla vigoureusement.

Lorsqu'il se redressa, le masque féroce du chauffeur Marc Bordier s'était définitivement effacé pour faire place à l'intelligente physionomie de Luc Hardy.

Lorsque sa toilette sommaire fut terminée, il fouilla dans les poches de son vaste manteau de voyage et en tira de minces cordelettes avec lesquelles il se mit en devoir de ligoter les deux bandits étendus à terre et qui n'avaient pas encore repris l'usage de leurs sens.

Cette besogne fut exécutée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Se redressant alors, l'habile policier eut un sourire heureux. Il se frotta les mains, puis contemplant son ouvrage d'un air satisfait, il alluma une cigarette qu'il se mit à fumer tranquillement en souriant toujours.

CHAPITRE VI

Philippe Marty, à demi-redressé sur sa couche, avait suivi cette scène rapide d'un œil effaré.

Il n'avait même pu retenir un cri de joie en voyant la tournure que prenaient les événements.

Il questionna vivement, un peu revenu de son étonnement :

— Mais, monsieur, qui êtes-vous donc?

— Le détective Luc Hardy, actuellement chargé de vous retrouver, cher monsieur Marty, fit paisiblement le policier.

— Ainsi je suis...

Le malheureux qu'une intense émotion étreignait à la gorge ne pouvait articuler la fin de sa phrase. Ses mains tremblaient nerveusement et il fixait sur le policier un regard où se lisait toute la joie de son cœur.

— Oui, vous êtes sauvé compléta Luc Hardy.

— M'expliquerez-vous?

— Mais oui, monsieur Marty. Si vous êtes libre maintenant ou sur le point de l'être, c'est à Mademoiselle Marcelle Hérard que vous le devez. Votre charmante fiancée est venue elle-même à Paris me faire part de ses soupçons. Elle sut si bien m'intéresser, que je me suis mis à votre recherche aussitôt, et dame! le hasard m'a bien servi puisque me voici arrivé au but de mes efforts, conclut le détective.

— Chère petite Marcelle! fit Marty en souriant. Oh! monsieur Hardy, comment ferai-je pour vous remercier?

— Chut! fit le détective, ce n'est guère le moment. Tenez!

A terre, Baltey et Morel s'agitaient, revenant à eux.

Lorsqu'ils virent qu'ils étaient attachés, à la merci de leurs adversaires, les deux complices eurent un cri de rage.

— Misérable! tu nous as trahis!

— Comment, reprit fort tranquillement le détective. J'ai joué franc jeu, je crois, aussi franc jeu qu'on le peut avec des bandits de votre espèce! Et puis, d'ailleurs assez causé. Monsieur Marty, continua-t-il en se tournant vers l'ingénieur qui, transfiguré, suivait la scène, vivement intéressé, savez-vous où se trouve la clef du cadenas de la chaîne qui vous retient?

— Parfaitement, je pense que Morel l'a sur lui, dans la petite poche de son gilet.

— Fort bien. Patientez encore quelques secondes et vous serez définitivement libre.

Bientôt, Luc Hardy s'était emparé de l'objet en question.

Il eût tôt fait de délivrer le jeune homme. Après quoi, laissant les misérables dans le cachot, tous deux regagnèrent l'escalier donnant dans le parc.

En se retrouvant libre et au grand air, Philippe Marty manqua défaillir et ce fut d'un pas chancelant qu'il regagna à petits pas la villa abandonnée.

En y arrivant, ils y trouvèrent Raymond Larcher, Pierre Diaz et une douzaine d'agents.

En effet, lors de l'entretien que Luc Hardy avait eu avec l'inspecteur qui l'avait si bien renseigné lors de l'arrestation d'Edouard le Boxeur, le détective lui avait exposé le plan qui venait de se former dans son esprit.

Pierre Diaz irait chercher Raymond Larcher et lui expliquerait ce qui s'était passé. Le grand agent qui était allé chercher Baltey et qui avait si bien aidé à son enlèvement n'était autre que le second de Luc Hardy qui avait agi, comme on l'a vu, avec extrêmement d'adresse.

Quant à Pierre Diaz, il était allé se poster à la gare Saint-Lazare, car Luc Hardy avait tout de suite supposé que l'ingénieur n'avait pas quitté le Havre et que ceux qui avaient des intérêts à le retenir séquestré retourneraient sûrement dans cette ville.

Il ne s'était pas trompé.

D'autre part, les agents de Pierre Diaz, avec ce dernier et Larcher qui les avait rejoints, avaient pris immédiatement le train pour le port où ils étaient arrivés un peu avant la voiture qui transportait le pseudo Marc Bordier et Baltey.

Tapis dans les bois, aux abords de la villa de Sainte-Adresse, ils avaient vu passer l'auto du détective.

Puis, ne les voyant pas ressortir de la maison et devinant qu'une intervention rapide serait nécessaire, ils avaient envahi le domaine, dont les serviteurs avaient été maîtrisés en quelques instants en dépit d'une résistance acharnée, car tous étaient complices de leur maître.

Larcher et Diaz, ayant fouillé la villa de fond en comble sans y trouver aucun de ceux qu'ils cherchaient, commençaient à s'inquiéter. L'arrivée de Luc Hardy les rassura entièrement.

Tous entrèrent dans le salon et Luc Hardy, s'étant assis aux côtés de l'ingénieur, lui demanda :

— Monsieur Marty, je serais très heureux que vous me racontiez votre enlèvement. Après quoi, nous téléphonerons à votre fiancée ou un de mes agents ira la chercher, car elle doit être revenue au Havre. Si elle n'est pas chez elle, je lui ferai expédier un télégramme à Paris afin qu'elle accoure près de vous. Son inquiétude doit être grande! Pensez donc, je n'ai pas eu le temps matériel pour la prévenir. Et puis, comment aurais-je fait, puisque, de fait, je ne savais encore rien qui pût me faire présager du succès. Allons, monsieur Marty, je vous écoute...

— Oh! avant cela, monsieur, je veux vous adres-

ser une prière. Faites chercher Marcelle de suite. Peut-être est-elle ici?

— Ce sera comme vous voudrez mon cher ami! monsieur Diaz, envoyez donc un de vos hommes, 44, avenue de la Gare, chez Mlle Marcelle Hérard. Dites-lui qu'on la demande de la part de M. Philippe Marty, son fiancé.

— Bien.

Tandis que l'inspecteur donnait ses ordres, l'ingénieur entreprit de faire le récit qu'on lui demandait.

Il narra la visite qu'il avait reçue un peu avant son enlèvement. Morel, le bandit qui le tenait séquestré depuis une dizaine de jours, s'était présenté chez lui et lui avait tenu ce langage :

— Monsieur, je sais que vous êtes en train de construire un moteur qui, lorsqu'il sera terminé, révolutionnera la mécanique.

L'ingénieur avait acquiescé.

— Or, avait continué l'autre, je suis fort riche et, de plus, tiens un important garage d'automobiles, qui prospérerait sans doute si une pareille invention sortait de mes ateliers. Voulez-vous me faire le plaisir et l'honneur d'entrer chez moi, d'y terminer vos recherches et de me laisser lancer votre invention dans le commerce. Naturellement, nous partagerions les bénéfices. Je suis riche, vous êtes pauvre, je suppose que cette offre ne peut vous déplaire. Si vous le désirez, lorsque votre plan sera complet, vendez-le-moi. Je vous l'achèterai un bon prix.

Naturellement, le jeune inventeur avait refusé énergiquement.

Ainsi, tous les efforts qu'il avait faits aboutiraient seulement à ce qu'un autre en profitât? Non, cela ne se pouvait. Une fois son brevet obtenu, il exploiterait lui-même son invention et deviendrait riche à son tour. Il n'avait pour cela besoin de l'appui de personne, encore moins de celui de l'homme qui se

présentait là, et qui ne lui était que très médiocrement sympathique.

Il avait donc répondu fermement par une phrase négative et l'homme était parti en proférant de vagues menaces qui firent hausser les épaules de Philippe Marty.

Le pauvre garçon ne se doutait pas de ce qui l'attendait.

Or, un soir qu'il sortait de chez sa fiancé, il marchait d'un pas allègre sur le boulevard de la Gare, dans sa ville natale, déserte à cette heure un peu tardive.

Il se hâtait de rentrer chez lui, marchant à pas pressés sur le sol durci par la gelée.

Tout à coup, au moment où il lui fallait traverser une rue très large, il vit déboucher d'une voie perpendiculaire à celle qu'il suivait une forte limousine dont les phares étaient éteints.

Un peu surpris, l'ingénieur n'avait eu que le temps de faire un bond en arrière pour éviter que la voiture ne le frôlât. Cependant, lorsqu'elle fut arrivée à sa hauteur, celle-ci ralentit son allure et Philippe Marty, avant d'avoir pu esquisser un geste de défense, avait été emprisonné dans une espèce de filet qui lui avait collé les bras au corps. Puis, rapidement, il avait été enlevé de terre et, sans savoir ce qui lui arrivait, s'était retrouvé assis sur les coussins de l'auto, entre deux hommes masqués qui braquaient sur lui le canon de leurs revolvers.

— Surtout, ne bouge pas et ne dis rien! lui avait-on recommandé.

Mais le pauvre garçon n'était guère en état de manquer à cette consigne, tant sa surprise était grande.

Bientôt, les deux hommes qui l'accompagnaient s'étaient démasqués et Marty n'avait pas tardé à reconnaître dans l'un d'eux celui qui s'était présenté à son domicile et qui n'était autre que Morel.

Il avait donc été amené à la villa de Sainte-Adresse où il avait passé la nuit.

Le lendemain, Morel était venu le réveiller rudement et lui avait enjoint de le suivre. Docilement, l'ingénieur avait acquiescé au désir de son brutal hôte, ne sachant encore ce qu'on voulait de lui.

Bientôt, il s'était vu enfermer dans le caveau où Luc Hardy venait de le découvrir, et Morel, après l'avoir attaché, lui avait demandé le secret de son invention.

Philippe Marty avait bien essayé de se défendre, mais le bandit avait pris la précaution de lui attacher solidement les mains derrière le dos.

Puis, comme Marty refusait de livrer ses plans au malandrin, celui-ci lui avait dit qu'il resterait dans ce cachot jusqu'à ce qu'il se décidât à en passer par où il voulait.

Il avait alors été entendu que Morel, l'Archiduc, accompagné d'Edouard le Boxeur, se rendraient à Paris pour simuler un crime, afin de dérouter les recherches si jamais la justice s'inquiétait de savoir ce qu'était devenu Marty.

L'intervention de Luc Hardy avait, comme on l'a vu, réduit à néant ce plan machiavélique.

— Enfin, conclut le grand détective, grâce à l'amour de votre jolie fiancée, vous voilà délivré, monsieur Marty, de ce cauchemar...

— Certes! je me souviendrai des quelques jours que j'ai passés ici. Lorsque vous êtes descendus tous trois tout à l'heure, je ne croyais jamais que le chauffeur à mine patibulaire qui était entré dans ma cellule avec mes bourreaux, me deviendrait si dévoué, acheva l'ingénieur en riant. Pardonnez-moi monsieur Luc Hardy, de vous dire que je vous ai trouvé un bien mauvais genre!

— Que voulez-vous? fit le policier, dans notre métier, les déguisements sont de rigueur. Mademoiselle Hérard m'a trouvé vêtu d'un sordide vêtement d'ouvrier, tandis que mon brave Raymond. que voici, re-

présentait un Anglais excentrique et congestionné...

La remarque de Luc Hardy avait fait sourire tout le monde et l'ingénieur se disposait à témoigner encore de sa reconnaissance au fameux détective qui l'avait délivré, lorsque, derrière la porte, on entendit retentir de petits pas précipités.

Quelques minutes après, la gentille Marcelle Hérard était dans les bras de son fiancé.

Très discrètement, Raymond Larcher et Pierre Diaz s'étaient éclipsés, entraînant à leur suite la dizaine d'agents qui les avaient assistés.

Quant à Luc Hardy, il s'occupait déjà à fouiller fiévreusement les coins et recoins de la grande et luxueuse salle. Malgré son sang-froid bien connu, des cris de surprise lui échappaient à chaque instant. En effet, les trouvailles qu'il faisait ne cessaient de l'étonner.

— Véritablement, s'exclamait-il, c'est un musée, ici!

Et ses mains fouillaient de plus en plus fiévreusement dans les tiroirs, dans la bibliothèque, dans tous les meubles.

Pendant ce temps les deux fiancés s'étaient assis sur un canapé, indifférents à ce qui se passait autour d'eux.

— Mon cher Philippe, disait Marcelle, enfin je vous retrouve! Si vous saviez quelles journées angoissantes j'ai passées...

— Chère petite amie, répondait l'ingénieur, croyez-vous que mon inquiétude n'égalait pas la vôtre?

Leurs yeux ne se quittaient plus, de même que leurs mains qui s'étaient enlacées. Enfin, Marty demanda :

— Mais dites-moi? Comment se fait-il que vous ne soyez pas restée plus longtemps à Paris?

Mlle Hérard réfléchit un moment et répondit :

— Eh bien! voici. Je me suis dit que cela serait absolument inutile de séjourner dans la capitale

plus longtemps. En effet, j'avais rempli la mission que je m'étais imposée. En réfléchissant bien je pouvais m'être trompée. Un hasard extraordinaire avait pu faire que vous ne puissiez me donner de vos nouvelles pendant huit jours. De toutes façons, il était préférable de rentrer chez moi, d'autant que le soir où je revenais de chez Luc Hardy, j'avais remarqué que deux hommes me suivaient. Je ne m'en suis débarrassée qu'en sautant dans un taxi qui passait.

— Brave petite Marcelle!

— Et puis, j'avais donné mon adresse au détective. S'il avait quelque chose à me faire savoir, il eût adressé très sûrement ma correspondance ici. Donc, j'avais tout intérêt à regagner mon chez-moi, ce que je me suis empressée de faire! Voyez, Philippe, si j'ai bien agi. Si j'avais écouté ma première pensée, je n'aurais pu vous voir que demain.

Tendrement, la jolie fille avait tendu son frais visage au baiser de son fiancé. Celui-ci appuya longuement ses lèvres sur la bouche mignonne qui s'offrait. Puis, tous deux, revenant un peu à la réalité, s'étaient écriés, en apercevant Luc Hardy, toujours occupé à ses recherches :

— Oh! monsieur, pardonnez-nous; nous avons l'air de vous oublier, alors que c'est à vous que nous devons de nous revoir...

— Ne vous avais-je pas promis, mademoiselle, de vous rendre celui que vous aimez?

— Si fait, monsieur, mais je n'espérais pas que cela aurait été aussi vite... Je vous serai éternellement reconnaissance d'avoir contribué à mon bonheur.

— Et moi, acheva Philippe, je vous assure, monsieur, que je n'oublierai jamais la minute de ma délivrance...

— Je n'ai pourtant fait que mon devoir, riposta modestement le policier...

CHAPITRE VII

Alors que Luc Hardy achevait de proférer ces simples paroles, lesquelles étaient fort bien en son caractère, la porte du salon s'ouvrit brusquement et un agent se précipita, l'air affolé.

De suite, le grand détective comprit que quelque chose de grave était survenu.

Instantanément, le sourire s'effaça de ses lèvres, ses sourcils se froncèrent et, faisant un pas en avant, il interpella le survenant d'un ton bref :

— Eh bien, qu'y a-t-il?...

— Ah! monsieur Luc Hardy, vous êtes encore ici... C'est une chance, balbutia l'agent, quelque peu essoufflé.

— Oui, mais au fait... au fait? coupa le policier avec impatience.

— L'inspecteur Pierre Diaz m'envoie vous chercher de toute urgence... Lorsqu'il est descendu dans le caveau de la tour afin de s'emparer des deux prisonniers que vous disiez y avoir laissés...

L'agent s'arrêta, hésitant à poursuivre.

— Eh bien, ces prisonniers? jeta Luc Hardy.

En même temps, il empoignait l'homme par le bras et le secouait rudement.

— Ils ont disparu, monsieur Luc Hardy, murmura le pauvre diable dont l'air piteux faisait peine à voir.

Là-bas, Philippe Marty et Marcelle Hérard qui n'avaient rien perdu des propos échangés n'avaient pu réprimer des exclamations de stupeur mêlées d'inquiétudes.

— Est-ce possible? disait la jeune fille.

— Diable, ils se sont échappés, articulait l'ingé-

nieur dont le front s'était soudainement rembruni.

Et, en un geste de protection, il attirait sa fiancé contre lui comme s'il eût voulu la protéger contre le péril imminent qu'il devinait, suspendu au-dessus de leurs têtes.

Luc Hardy n'avait point fait un mouvement; depuis l'entrée de l'agent, il s'attendait à cette nouvelle.

— Ah! vous êtes de fameux lascars, prononça-t-il simplement au bout d'une seconde, vous avez laissé filer le gibier...

— Monsieur, je vous assure que ce n'est pas notre faute, protesta l'autre.

— Evidemment... si vous osiez, vous prétendriez que c'est la mienne.

— Pas précisément, mais...

— En tout cas, ce que je trouve extraordinaire, c'est que vous ayez mis autant de temps à me prévenir de l'évasion de ces coquins.

— Monsieur, nous les avons cherchés dans tous les recoins de la tour; ce n'est qu'à la fin que nous nous sommes décidés à vous avertir...: L'inspecteur Diaz et monsieur Raymond Larcher prévoyaient votre courroux.

D'un geste, le grand détective imposa silence au pauvre diable; il se rendait un compte exact des mobiles qui avaient fait agir ses subordonnés.

L'ennui d'avoir fait une gaffe dont les conséquences leur apparaissaient nettement, faisait qu'ils avaient aggravé celle-ci en ne donnant pas immédiatement l'alarme.

A cela, il n'y avait rien à faire; récriminer n'eût servi de rien. Avant tout, il fallait agir, tâcher de rattraper le temps perdu.

Morel et Baltey avaient dû mettre celui-ci à profit pour tirer au large, qui sait où ils se trouvaient à cette heure?

Rapidement, Luc Hardy arrêta son plan et, se tournant vers les deux fiancés qui, silencieux, in-

quiets, attendaient ce qu'il allait leur dire :

— Monsieur Marty, rentrez chez vous en compagnie de mademoiselle Hérard... L'agent que voici va vous accompagner... Installez-le dans le vestibule de votre appartement... Vous ne le quitterez sous aucun prétexte avant d'en avoir reçu l'autorisation de ma part.

— Bien, fit Marty en se levant.

— Vous comprenez parfaitement que, tant que vos ennemis seront en liberté, votre existence, de même que celle de Mademoiselle, ne tient qu'à un fil... En effet, ces misérables doivent être altérés de vengeance et vous rendent responsables de leurs mésaventures... Donc, attention.

— Soyez tranquille, je veillerai, fit l'ingénieur d'un ton résolu, et si ces forbans nous attaquent, ils trouveront à qui parler.

— Parbleu! approuva l'agent avec conviction.

— Vous êtes armé, monsieur Marty? s'enquit encore Luc Hardy.

— Non... seulement, en arrivant au Havre, je me procurerai un revolver chez un armurier de ma connaissance.

— Avant d'avoir pu gagner le Havre, qui sait si vous n'aurez pas à vous défendre... Tenez, voici un excellent pistolet automatique qui appartient au maître de céans; c'est une arme de précision dont, à l'occasion, vous saurez faire bon usage, je n'en doute pas.

Ce disant, Luc Hardy qui s'était rapproché d'un petit bureau poussé dans un coin de la pièce et qu'il avait exploré quelques instants auparavant, en ouvrait l'un des tiroirs; il en retira le pistolet en question qu'ensuite il remit à Marty, non sans s'être assuré qu'il était chargé.

— Merci, murmura l'ingénieur en empochant l'arme, Morel et Baltey peuvent surgir devant moi, je vous garantis que je n'hésiterai point à les abattre ainsi que des chiens enragés.

— Et vous aurez grandement raison... Sur ce, mes amis, je vous quitte, car il me faut aller prendre la direction des recherches.

Et Luc Hardy, ayant adressé un geste d'adieu aux deux jeunes gens, s'élança au dehors.

Ceux-ci le suivirent de près, de même que l'agent qui devait leur servir d'escorte; mais, lorsqu'ils débouchèrent dans le vestibule, le grand policier avait disparu.

Sans plus se préoccuper de lui, les trois compagnons gagnèrent une voiture de la police stationnant devant la ville; ils y montèrent et, sur l'ordre de son collègue, l'agent qui se tenait au volant, démarra bientôt, filant dans la direction du Hâvre.

Pendant ce temps, Luc Hardy se hâtait par les allées du parc.

Le grand détective était en proie à une exaspération extraordinaire; pourtant, son visage demeurait impassible et, à le voir, on ne se serait point douté de la tempête qui grondait en lui.

Néanmoins, Raymond Larcher ne s'y trompa pas.

Alors que Luc Hardy doublait un angle que formait l'allée afin de contourner quelques arbres de belle futaie, il se trouva en présence de son lieutenant et de quelques agents.

Plus loin, on apercevait Pierre Diaz qui, avec d'autres inspecteurs, fouillait les taillis.

— Hum! songea Raymond, qu'est-ce que nous allons prendre!... Le chef a l'air hors de lui... Une petite lueur que je connais bien brille au fond de ses yeux et, dame!...

— Allons, au rapport, jetait brièvement le grand détective en poursuivant sa marche.

Vivement, Larcher lui emboîta le pas, imité en cela par Diaz qui rappliquait au pas gymnastique.

Durant les quelques minutes nécessaires pour franchir la distance les séparant encore de la tour, les deux policiers mirent leur chef au courant de leur mésaventure; Luc Hardy n'apprit rien de plus

de ce que lui avait dit l'agent envoyé le chercher.

— Je vous assure, chef, que ce n'est pas notre faute; quand nous sommes entrés dans le caveau, celui-ci était vide.

— Depuis, nous avons battu les buissons d'alentour, fouillé le parc dans ses moindres recoins, compléta Pierre Diaz tout penaud.

— Est-ce que je vous adresse un reproche? trancha le grand détective.

— Non, mais...

— La seule faute que vous ayez commise, c'est de ne pas m'avoir prévenu immédiatement... Pour le reste, c'est moi qui suis coupable.

— Oh! protestèrent les deux agents d'une même voix.

— Mais oui... c'est moi qui avais ficelé Morel et Baltey... S'ils ont pu prendre la clé des champs, c'est Baltey... S'ils ont pu prende la clé des champs, c'est donc que j'avais mal exécuté cette opération.

« D'autre part, je n'ai pas pris le temps de les fouiller, de leur enlever armes, canif, etc.... vous voyez bien que je serais malvenu de vous blâmer... Je sais encore prendre mes responsabilités!

Les deux agents s'inclinèrent, convaincus.

— A présent, ils ne nous reste plus qu'à retrouver la piste des coquins et je crains fort que ce ne soit pas là chose aisée, grommelait Luc Hardy entre ses dents.

Mais on arrivait à la tour; les trois hommes y pépénètrèrent et, peu après, ayant descendu l'escalier secret, ils se trouvaient dans ce qui avait été le cachot de l'ingénieur Philippe Marty.

Tout s'y trouvait dans le même état que lors de la première visite de Luc Hardy, si ce n'est qu'à terre traînaient des fragments de cordelette, celle-là même dont le grand détective s'était servi pour entraver les prisonniers.

Son premier soin fut de les ramasser et de les examiner attentivement.

Les cordes avaient été coupées à l'aide d'un ins-

trument tranchant, couteau ou canif, à l'exception d'une qui avait cédé sous des tractions violentes.

— Parbleu, il y avait un défaut de fabrication! murmura Luc Hardy en haussant les épaules, deux des torrons étaient déjà rompus quoiqu'elle fût neuve... Le coquin qui était ficelé avec, n'a eu qu'à tirer violemment à plusieurs reprises et ses mains se sont trouvées libérées.

« Le reste ne fut plus qu'un jeu d'enfant.

« Voilà, mes camarades, à quoi tient la réussite d'un coup de filet; la négligence d'un cordier ou le hasard ont tôt fait de tout remettre en question.

— Certes! approuva Raymond Larcher en hochant la tête avec gravité.

Cependant, Luc Hardy ne perdait pas son temps en vaines récriminations; d'un regard sagace, il parcourait la cellule, cherchant un indice qui pût le mettre sur la trace de Morel et Baltey.

A son grand déplaisir, il n'en découvrit point.

De toute évidence, les deux malfaiteurs, une fois libérés, ne s'étaient point attardés dans ce réduit; pensant qu'on ne tarderait pas à venir les y chercher, ils s'étaient hâtés de tirer au large et de se jeter dans le parc, dont les futaies, les taillis leur offraient un abri.

— Remontons! dit simplement Luc Hardy d'un ton bref.

Une fois dans le domaine, les agents qui parcouraient les allées au hasard, sans méthode, furent rappelés à grands coups de sifflet.

— Quelqu'un a-t-il appris quelque chose? s'enquit le chef.

Un silence profond ayant accueilli ces paroles, Luc Hardy donna ses instructions; le parc fut divisé en secteurs qu'autant d'inspecteurs reçurent pour mission de fouiller attentivement.

Le grand détective prit en personne la direction des investigations; il avait gardé auprès de lui Raymond Larcher et deux agents; aussitôt, une battue

en règle commença; chacun ayant à cœur de retrouver les fugitifs.

Une grande heure s'écoula ainsi sans que rien de nouveau fût signalé, Luc Hardy enrageait, parcourant les allées, allant d'un groupe à l'autre, stimulant l'ardeur, le zèle de ses hommes

Ce fut ainsi qu'il arriva à proximité du vieux mur entourant la propriété; une sorte de sentier filant sous la ramée permettait de le longer à courte distance; Luc Hardy entreprit de le parcourir.

Le sol fait de terre humide et molle aurait peut-être gardé quelque empreinte; en tout cas, si on trouvait quelque chose, ce serait de ce côté, les grandes allées du parc soigneusement empierrées n'ayant révélé aucune piste.

Donc, Luc Hardy suivi de ses trois agents, cheminait par le sentier, examinant soigneusement le terrain d'alentour.

Brusquement, il tomba en arrêt; il venait de remarquer des pas qui se dessinaient nettement devant lui.

Deux hommes, débouchant d'un hallier, avaient sauté là, puis, tout courant, s'étaient dirigés vers la droite, c'est-à-dire du côté opposé à l'habitation.

— Les sacripants ont passé par ici, fit le détective, en montrant les traces fraîches à ses compagnons.

— C'est évident! approuva Pierre Diaz; allons, je crois qu'avant peu nous leur remettrons la main dessus.

— C'est à voir, riposta laconiquement le chef.

Durant quelques minutes encore, on chemina en silence; tous les regards fouillaient le terrain en avant, de même qu'à droite et à gauche.

On parvint de la sorte dans un angle que formait le mur; en cet endroit, il était quelque peu décrépi et une masse énorme de lierre le recouvrait de la base au faîte.

— Attention, fit Luc Hardy, les traces disparaissent.

Et, de ses bras étendus, il immobilisait les inspecteurs; en effet, brusquement, la piste suivie jusque là cessait d'être visible.

Avec précaution, le grand policier s'agenouilla dans l'herbe, soulevant les feuilles tombées et les brindilles de bois, les aiguilles de pin.

Tout d'abord, il ne remarqua rien; depuis bien longtemps, personne n'était passé en ces lieux.

Déjà, il avait exploré un bon mètre de terrain vers la gauche lorsque, tout à coup, ses yeux brillèrent.

Sous un amoncellement de feuilles sèches soigneusement écartées par sa main, des traces de pieds se montraient, profondément enfoncées dans l'humus.

— Les coquins ont sauté du sentier jusqu'ici, murmura-t-il avec satisfaction; ensuite, prenant des feuilles sur ce tas, ils les ont jetées derrière eux... Ce n'est pas bête, mais c'est insuffisant.

Il n'y avait plus qu'à suivre la nouvelle piste; c'est ce que fit rapidement Luc Hardy.

Se coulant sous les basses branches des arbres, contournant des buissons épineux, il arriva ainsi devant le mur d'enceinte; alors, une exclamation lui échappa, car sous la masse retombante du lierre, il venait d'entrevoir une petite porte d'aspect vétuste.

— Parbleu, je comprends.

L'huis était clos, mais sans doute Morel en possédait-il la clé; c'était par là que son compagnon et lui étaient sortis de la propriété.

Déjà, Luc Hardy était à l'œuvre; tirant de la trousse d'outils qui ne le quittait jamais, un espèce de petit crochet, il entreprenait de forcer la serrure.

Ce ne fut ni long, ni difficile; la minute suivante le grand policier, que ses compagnons avaient re-

joint, se trouvait filant à travers champs; mais là, les difficultés recommençaient.

Le sol dur et soigneusement empierré de la route n'avait point gardé de traces et, dans ces conditions, il était impossible d'examiner si les malfaiteurs avaient pris à droite ou à gauche.

— Séparons-nous! fit Luc Hardy, Pierre Diaz et un inspecteur iront de ce côté, nous autres, nous irons de celui-ci.

En la circonstance, il n'y avait pas autre chose à faire et la manœuvre s'exécuta immédiatement.

CHAPITRE VIII

Le chemin serpentait entre des haies, Luc Hardy, Raymond Larcher et les inspecteurs qui l'escortaient eurent bientôt perdu de vue Pierre Diaz et son compagnon.

En effet, tandis que ces derniers descendaient vers la mer, le trio remontait vers l'intérieur des terres.

On parvint ainsi, après dix minutes de marche rapide, à un carrefour ou trois petites routes s'amorçaient; une vieille maison posée toute de guingois en occupait l'un des côtés et la brise de mer faisait grincer un panneau de tôle suspendu à une tringle au-dessus de la porte d'entrée.

Sur cette enseigne on avait badigeonné en lettres blanches, les mots suivants : « Aux bons amis ».

— Je vais entrer questionner les habitants de cette demeure, coupa Luc Hardy à l'oreille de ses compagnons, attendez-moi ici et surtout ne vous montrez pas.

Raymond et l'inspecteur se blottirent au pied d'un talus cependant que le grand détective se dirigeait

d'un pas délibéré vers le pauvre cabaret dont il poussa la porte avec désinvolture.

Tout d'abord, il ne distingua rien, car à l'intérieur régnait une pénombre presque complète; pourtant, ses regards s'étant habitués à l'obscurité, il entrevit une silhouette humaine, celle d'une femme, qui installée dans un coin, près d'une petite fenêtre aux carreaux verdis, raccommodait des bas de laine.

Cette femme était maigre, avait le teint pâle, les yeux brillants de fièvre; elle était vêtue à la façon d'une paysanne et fixait sur le visiteur un regard curieux.

— Madame, fit Luc Hardy en saluant poliment, n'auriez-vous pas vu passer deux hommes qui semblaient fuir?... Il y a de ça moins d'une heure.

— Ma foi, je n'ai rien remarqué de semblable, grogna la paysanne; au reste, je ne suis pas payée pour vous renseigner.

— L'un de ces fugitifs n'est autre que le riche M. Morel! poursuivait imperturbablement Luc Hardy; maintenant, si vous refusez de me répondre c'est très simple, je vais vous faire arrêter, car j'appartiens à la police.

Ces simples mots produisirent l'effet escompté; la cabaretière sursauta, se leva vivement cependant que son masque prenait une expression d'effroi.

— J'avais cru que vous appartenez à la régie, fit-elle.

— Bon, elle n'est pas en règle avec les rats de cave, sourit le détective, qui, rapidement, entreprit de la rassurer.

Il y parvint non sans peine et la bonne femme, sentant qu'elle n'avait rien à craindre pour le contenu de son cellier, se décida à répondre.

Certes, elle connaissait bien M. Morel; pourtant, elle jurait ses grands Dieux qu'elle ne l'avait point aperçu; au reste, pourquoi se serait-il sauvé?

L'accent de la Normande révélait une évidente sin-

cérité et Luc Hardy fut instantanément convaincu qu'elle disait vrai.

— Alors, comme ça, vous cherchez M. Morel? questionnait la femme dont la curiosité était à présent éveillée; aurait-il fait quelque chose de mal?

— Je vous conterai cela un autre jour, coupa Luc Hardy, peu soucieux de perdre un temps précieux à un bavardage inutile. Allons, au revoir.

Sur ce, il se lança au dehors; à ce moment, une demi-douzaine de coups de feu éclatèrent dans le grand silence de la campagne; cela provenait de la direction prise par Diaz et l'autre inspecteur.

— Alerte, camarades! s'exclama Luc Hardy, en se hâtant de rejoindre ses hommes déjà sur pied, sûrement, le gibier est de ce côté!...

Au pas de course, tous trois filèrent par le chemin qui les avait amenés, repassant ainsi devant la petite porte du parc; la route se rétrécissait singulièrement; bientôt, on arriva en vue de la mer; le chemin filait vers le Havre, mais à droite, une sorte d'escalier grossier taillé dans la roche de la falaise permettait de descendre jusqu'à une grève pavée de galets énormes.

A cette heure, la marée était haute et des vagues grises crêtées d'argent venaient s'écraser lourdement avec un bruit sourd sur les rochers.

— Pas plus de Pierre Diaz que sur ma main! grommela Raymond Larcher avec mauvaise humeur, je me demande...

Le lieutenant s'interrompit brusquement, fixant sur Luc Hardy, debout au sommet de l'escalier dont nous avons parlé, un regard interrogateur.

Le grand détective, la main en visière au-dessus des yeux, semblait examiner un point perdu sur la mer.

Larcher, ayant fait de même, ne tarda pas à distinguer un petit canot automobile filant rapidement vers le large; par instants, il disparaissait dans le

fond des vagues, mais surgissait bientôt au sommet de quelque montagne liquide.

Déjà, le fracas des explosions de son moteur se perdait dans le grand murmure de l'Océan.

— Ceux que nous cherchons sont à bord, j'en jurerais, articula Luc Hardy sans tourner la tête.

— Mais je ne vois personne, objecta Raymond.

— Justement!... Ils doivent se dissimuler derrière le bordage.

— Et Pierre Diaz? interrogea Larcher, l'aurait-il enlevé ainsi que son compagnon?

— C'est peu probable... Diaz est passé par ici... Voici ses empreintes, je les reconnais parfaitement.

Et le grand détective indiquait quelque chose sur les premiers degrés; Larcher eut beau se courber, il s'avouait incapable d'identifier pour l'empreinte d'un pied les traces sablonneuses qu'on lui désignait.

— Descendons, fit brièvement Luc Hardy.

Presque aussitôt, il se ravisa et, tourné vers l'inspecteur qui les escortait :

— Mon garçon, cours jusqu'à la villa... Qu'on téléphone à la direction du port du Hâvre afin que des vedettes automobiles partent immédiatement à la recherche de ce canot que tu vois là-bas.

— Bien, Monsieur, fit l'agent en s'élançant au pas de course.

— Tout de même, bougonnait Larcher, en admettant que Morel et Baltey soient à bord de cette coquille de noix, ils ne peuvent aller bien loin, d'autant qu'à en juger par les apparences, un grain ne tardera pas à éclater.

— Sans doute, riposta Luc Hardy, mais ils peuvent rejoindre quelque bâtiment naviguant au large et y prendre passage; alors, rien ne leur sera plus facile que de gagner l'Angleterre, ou de se faire débarquer sur quelque coin du littoral. L'argent ne doit pas leur manquer.

— C'est juste! convint le lieutenant.

Tout en s'entretenant de la sorte, les deux hom-

mes avaient descendu une partie de l'escalier; à l'entour, le paysage s'offrait, désert; aucune habitation n'était en vue; on était vraiment là en un coin isolé, perdu au bout du monde.

Soudain, Luc Hardy s'immobilisa; vers la droite, une sorte d'étroite corniche s'amorçait, filant à mi-hauteur de la falaise; le grand détective se demandait s'il convenait de l'explorer lorsque, brusquement, un appel rauque, étouffé, retentit dans le silence relatif qui s'était établi.

— A moi, au secours, disait-on.

Sans plus hésiter, Luc Hardy s'engagea sur l'étroit rebord au risque de choir sur la grève de galets qui, à moins de trois mètres, s'offrait au-dessous de lui; Raymond Larcher se hâta de le suivre.

Les deux policiers parcoururent ainsi une dizaine de mètres; ce fut alors qu'un nouvel appel arriva jusqu'à eux.

Ils firent encore quelques pas, et, dans la paroi à laquelle ils s'appuyaient de l'épaule, une sorte de trou noir apparut, un peu en retrait.

Résolument, Luc Hardy s'y insinua en rampant sur les mains et les genoux.

Une grotte mesurant quelques pieds carrés existait en cet endroit; lorsque le détective voulut y pénétrer, il se heurta presque contre un corps allongé de tout son long.

— Ah! c'est vous, monsieur Luc Hardy, disait en même temps une voix faible que le policier reconnut pour être celle de Pierre Diaz, vous arrivez trop tard, les coquins ont filé.

— Mais vous êtes blessé, s'enquit le policer en se penchant sur le pauvre diable.

— Oui, j'ai reçu une balle en pleine poitrine... L'inspecteur qui m'accompagnait a été abattu de même alors qu'il voulait entrer dans ce boyau pour me porter secours; il est tombé dans la mer qui, sans doute, a emporté son corps.

Pierre Diaz s'exprimait avec difficulté; on le devinait à bout de force.

Pourtant, Luc Hardy insista, le questionna, voulant savoir ce qui s'était passé.

En quelques mots, Diaz eut tôt fait de le renseigner.

Alors que son camarade et lui descendaient l'escalier, sans but précis, ils avaient cru entrevoir une ombre; vivement, ils s'étaient élancés sur ses traces et c'est ainsi qu'ils étaient parvenus jusqu'à la caverne. On sait ce qu'il leur était advenu.

— Mais Morel et Baltey s'enfuient à bord d'un canot automobile? interrompit Luc Hardy qui bouillait d'impatience.

— Oui... il doit exister au fond de cette grotte un puits de descente communiquant avec une autre située au niveau de la mer et que celle-ci remplit à chaque marée... Morel et Baltey sont descendus par là, puis j'ai perçu les explosions d'un moteur.

Diaz se tut; il venait de perdre connaissance.

— File chercher du secours! ordonna Luc Hardy en se tournant vers Raymond Larcher, pour moi, je demeure ici.

L'agent ne se le fit pas répéter deux fois et on l'entendit s'éloigner rapidement; alors, le grand détective entreprit d'explorer le repaire.

Le puits de descente signalé par Diaz s'ouvrait non loin de là, des crampons de fer fixés de distance en distance dans la paroi constituaient une sorte d'échelle; celle-ci conduisit Luc Hardy jusqu'à la caverne inférieure.

Une espèce de quai naturel en occupait tout un côté; les vagues clapoteuses venaient s'y briser avec un bruit sourd.

Luc Hardy trouva, scellés dans la roche, les anneaux auxquels on devait amarrer le canot automobile; des fûts d'essence et d'huile étaient empilés dans un coin.

Une voûte basse qui laissait pénétrer un jour

glauque permettait de communiquer avec l'extérieur; c'est par là que l'embarcation des bandits avait filé, au risque d'être brisée par une lame contre la base même de la falaise.

Maintenant, le grand policier savait à quoi s'en tenir; tranquillement il remonta à l'étage supérieur.

Comme il y arrivait, Raymond Larcher survenait, suivi de quelques hommes porteurs d'un brancard.

Le pauvre diable toujours inanimé y fut couché et le funèbre cortège reprit non sans peine le chemin par lequel il était venu; sur la route, on trouva une automobile qui emporta l'inspecteur blessé vers l'hôpital du Havre où, peu après, il était admis; ses blessures étaient graves mais elles ne mettaient point ses jours en danger.

Quant à son malheureux compagnon, des pêcheurs devaient découvrir son cadavre à quelques jours de là, flottant entre deux eaux, dans l'estuaire de la Seine.

Cependant, Luc Hardy s'était rendu au port; comme il pénétrait dans les bureaux de la direction, un torpilleur aux formes élancées entrait dans le bassin.

— Voici sans doute du nouveau, fit le fonctionnaire près de qui Luc Hardy s'était rendu.

— Le 441 a pris la mer dès que nous avons reçu votre coup de téléphone.

— En ce cas, allons voir, repartit le grand détective en entraînant son interlocuteur.

Quelques instants plus tard, tous deux montaient à bord du petit bâtiment qui venait d'accoster le long du quai.

L'officier qui les reçut, un tout jeune lieutenant de vaisseau à la physionomie intelligente et sympathique, les arrêta dès leur première question.

— Oui, nous avons pincé ceux que vous cherchez... Une lame de fond venait de retourner leur canot automobile... Nous sommes arrivés juste à

temps pour les empêcher de se noyer... Tenez, les voici.

Et, de la main, il indiquait Morel et Baltey qui, piteux, trempés d'eau de mer, étaient solidement entravés après les montants soutenant la passerelle de commandement.

En reconnaissant le grand détective, les regards des misérables flambèrent de haine; mais de cela Luc Hardy n'avait cure; il avait recouvré son sourire.

Moins de vingt minutes plus tard, une auto de la police venait prendre livraison des deux bandits pour les conduire à la Sûreté où ils furent écroués.

. . . . . .

Le lendemain de ce jour mémorable, Morel et son associé Baltey allaient rejoindre au Dépôt à Paris, les complices qui les y attendaient.

Le coup de filet avait été fructueux. Il débarrassait la société de cambrioleurs audacieux, de bandits sans vergogne, prêts à n'importe quel mauvais coup.

Bientôt, le procès de la bande commença.

Les débats ne durèrent pas moins d'une semaine.

Enfin, le jury rendit son verdict.

Morel et Baltey furent condamnés à vingt ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour.

Edouard le Boxeur eut droit à dix ans de la même peine. Quant aux autres voleurs, seigneurs de moindre importance, ils furent condamnés à des peines variant de cinq à sept ans de prison.

Naturellement, les journaux relatèrent en grand les événements que nous avons contés et Philippe Marty n'eut pas de meilleure réclame que la publicité gratuite qui lui fut faite ainsi.

Rapidement, il termina ses travaux et obtint un brevet d'invention en bonne et due forme. Peu après, il s'associait avec un de ses amis, grand industriel

du Havre, et en quelques années, réalisait, grâce à son courage, une jolie fortune.

Tous les ans, M. et Mme Marty viennent rendre visite à leur ami, Luc Hardy dont ils n'oublient pas l'adresse et le courage.

Quant à ce dernier, il continue ses exploits, secondé par Raymond Larcher et par Pierre Diaz, dont il avait pu apprécier l'intelligence au cours de cette affaire.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le secret du molosse

ROMAN POLICIER

par MARCEL PRIOLLET

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 5-2-34

LA MEILLEURE COLLECTION
DE ROMANS POLICIERS

CRIME ET POLICE

Paraît tous les samedis

AU PRIX DE

0 fr. 75

LE ROMAN COMPLET
SOUS COUVERTURE PHOTOGRAPHIQUE

•

J. FERENCZI et Fils, édit., 9, rue Antoine-Chantin - PARIS (14e)

IL N'EST PAS FAIT
D'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)